

Avec Internet, une nouvelle forme de harcèlement est apparue : le cyberharcèlement. Ce phénomène est véhiculé par les réseaux sociaux, qui proposent de nouvelles modalités de communication et de relations dans lesquelles la notion d'intimité se trouve bouleversée. Les adolescents de la génération Z en sont particulièrement touchés. Quelles sont les spécificités de ce harcèlement virtuel ? Comment se positionner en tant qu'adulte et professionnel pour endiguer et surtout prévenir les situations de cyberharcèlement ?

Ce texte propose d'explorer les mécanismes spécifiques du harcèlement virtuel, en mettant en lumière la place essentielle de la viralité et de la communauté virtuelle, en envisageant ses effets à la fois pour la victime, le harceleur et les témoins. La complexité du positionnement des adultes et la place de l'école y sont pensés à la lumière des processus à l'œuvre.

Angélique Gozlan est docteure en psychopathologie et psychanalyse, elle exerce en tant que psychologue clinicienne en pédopsychiatrie et enseigne auprès des éducateurs spécialisés à l'IRTS Parmentier de Paris. Ses recherches portent sur les impacts psychiques et relationnels des usages du numériques chez les adolescents. Elle est l'auteure de nombreuses publications dont « L'adolescent face à Facebook : enjeux de la virtualité » (In Press, 2016).

yapaka.be

Coordination de la prévention
de la maltraitance
Secrétariat général
Fédération Wallonie-Bruxelles
de Belgique
Bd Léopold II, 44 – 1080 Bruxelles
yapaka@yapaka.be



LE HARCÈLEMENT VIRTUEL

ANGÉLIQUE GOZLAN

105 yapaka.be

LECTURES

TEMPS D'ARRÊT

LE HARCÈLEMENT VIRTUEL

Angélique Gozlan

yapaka.be

Le harcèlement virtuel

Angélique Gozlan

Une collection de textes courts destinés aux professionnels en lien direct avec les familles. Une invitation à marquer une pause dans la course du quotidien, à partager des lectures en équipe, à prolonger la réflexion par d'autres textes. – 8 parutions par an.

Directrice de collection : Claire-Anne Sevrin assistée de Diane Huppert ainsi que de Meggy Allo, Laurane Beudelot, Philippe Dufromont, Philippe Jadin et Habiba Mekrom.

Le programme yapaka

Fruit de la collaboration entre plusieurs administrations de la Communauté française de Belgique (Administration générale de l'Enseignement, Administration générale de l'Aide à la Jeunesse, Administration générale des Maisons de Justice, Administration générale du Sport, Administration générale de la Culture et ONE), la collection « Temps d'Arrêt / Lectures » est un élément du programme de prévention de la maltraitance yapaka.be

Comité de projets : Stéphane Albessard, Gaëlle Amerijckx, Mathieu Blairon, Nicole Bruhwylér, Olivier Courtin, Marie Darat, Anne-Marie Dieu, Stephan Durviaux, Nathalie Ferrard, Ingrid Godeau, Louis Grippa, Françoise Guillaume, Pascale Gustin, Françoise Hoornaert, Farah Merzguioui, Jessica Segers, Marie Thonon, Nathalie Van Cauwenberghé, Françoise Verheyen, Juliette Vilet.

Comité directeur : Frédéric Delcor, Liliane Baudart, Annie Devos, Stephan Durviaux, Lise-Anne Hanse, Alain Laitat, Benoît Parmentier, André-Marie Poncelet

Une initiative de la Fédération Wallonie-Bruxelles de Belgique.

Éditeur responsable : Frédéric Delcor – Fédération Wallonie-Bruxelles de Belgique – 44, boulevard Léopold II – 1080 Bruxelles.
Octobre 2018

Les réseaux sociaux et la transformation de la notion d'intimité	7
L'adolescent hyper-connecté, ou Génération Z	7
L'espace virtuel comme prolongement de soi	9
Les réseaux sociaux : l'apogée du voir et de l'être vu	11
De l'intimité-partagée à la désintimité pure	13
Le harcèlement virtuel	16
Spécificités du harcèlement à l'ère du numérique	16
Les mécanismes du harcèlement virtuel	21
L'autre viral	21
La désinhibition toxique	23
L'illusoire absence de loi	24
De l'individu au groupe : l'embrassement communautaire ..	25
La violence démultipliée par la viralité	27
La pleine réalité du harcèlement virtuel	29
Le retour dans la réalité du harcèlement :	
le harcèlement scolaire	30
Enjeux pour la victime	33
D'une différence au bouc émissaire	34
Stupeur, sidération, impuissance	34
Le mur du silence, entre honte et culpabilité	35
Signes cliniques	38
Enjeux psychiques et psychopathologiques	39
Du côté du harceleur	42
Devenir acteur de la violence pour y échapper	42
Les suiveurs ou témoins	45
« Le virtuel, c'est pas la vraie vie »	46
Profil psychologique ou profil de situation ?	47
La complexité de la place des adultes dans le harcèlement virtuel	49
Sonder la frontière avec l'adolescence	49
Une fracture numérique devenant un gouffre générationnel ..	50
Prendre conscience de la gravité de ce phénomène	52
Faire groupe	54
Conclusion	56
Bibliographie	58

Depuis plus de vingt ans, Internet révolutionne nos vies en réaménageant nos modalités d'être présent au monde, de communiquer, de créer des relations, de travailler, de se rencontrer. L'écran connecté ouvre un monde qui apparaît décomplexé, sans limite, un monde où la censure peut parfois être levée, laissant apparaître le penchant agressif de l'homme.

Il ne s'agit pas de dénoncer Internet et les espaces virtuels numériques comme déclencheurs, voire créateurs, de la violence. La violence, et avec elle l'agressivité des hommes, a toujours existé, quelles que soient les époques. Les outils numériques connectés ne sont dès lors qu'un énième catalyseur de cette violence humaine.

Dans cette perspective, le harcèlement n'est pas un phénomène nouveau. Ce qui est nouveau, c'est la modalité d'expression de ce harcèlement, qui passe désormais par les nouvelles technologies. Celles-ci en modifient le champ d'action en termes spatio-temporel et de médias utilisés, mais aussi les actions en elles-mêmes. Les conséquences quant à elles sont quasiment identiques au harcèlement classique.

La notion même de harcèlement est récente et apparaît dans les années 70 pour les enfants et les adolescents, à travers la violence en milieu scolaire, sous l'expression anglaise *school bullying*. « *Bullying* », ne trouvant pas de traduction satisfaisante en Europe, est traduit le plus souvent par *harcèlement*. Mais l'intérêt du néologisme anglais est qu'il contracte la dimension de l'agresseur (*bully*, la brute) et celle de la victime (*bullied*, l'intimidé), mettant ainsi en relief le continuum existant entre la victime et l'agresseur. Depuis une vingtaine d'années, les

recherches se portent sur le cyberharcèlement, ou harcèlement virtuel. Ce phénomène désigne une des formes de cyberviolence, à savoir une violence se déployant sur les outils numériques et utilisant les fonctionnalités de ces outils (interaction négative, atteinte à la vie privée, utilisation frauduleuse de données personnelles, usurpation d'identité, etc.) Il est décrit comme n'importe quel comportement d'individus ou de groupes utilisant les médias numériques connectés qui communiquent de façon répétée des messages hostiles, agressifs, humiliants, dans le but d'infliger des déconvenues, des souffrances à un autre, voire de le détruire. Il me paraît essentiel de dès à présent pointer que malgré l'apposition du terme virtuel ou cyber à celui de harcèlement, cette forme de violence est bien réelle : toute personne touchée par le harcèlement virtuel est une personne réelle, avec des sentiments réels, avec un corps réel, avec des émotions, des pensées, une vie sociale, une famille réelle ; tout acteur du harcèlement virtuel (harceleur, témoin) est également une personne réelle. N'oublions jamais que, comme le disait G. Deleuze, « le virtuel a une pleine réalité ».

Les réseaux sociaux et la transformation de la notion d'intimité

La révolution numérique, en mouvement, a entraîné de profondes modifications dans notre manière de penser le rapport au temps, à l'espace, au corps et à l'autre, ou encore au savoir et à l'histoire, tant individuelle que collective. Les réseaux sociaux sont une des émergences propres au web 2.0, web interactif, dont le contenu est majoritairement créé par les internautes eux-mêmes et partagé avec une force de diffusion jamais vue jusqu'alors. La caractéristique première des réseaux sociaux est de mettre en lien divers individus autour d'intérêts communs (professionnels, récréatifs, amicaux, etc.), créant ainsi des communautés en ligne. Leur spécificité est qu'en l'espace d'une fraction de seconde, le contenu mis en ligne peut être visible par des milliers de personnes dans le monde entier. Internet, dès lors, explose les limites temporelles et spatiales, et avec elles les limites de l'intime.

L'adolescent hyper-connecté, ou Génération Z

Les objets connectés font partie intégrante de la vie du sujet à présent, et les adolescents d'aujourd'hui ne se pensent plus sans leur smartphone. Ils semblent encore plus que les adultes aux prises avec ces nouvelles modalités d'être, comme s'ils y trouvaient une résonance avec les changements psychiques et corporels qui les habitent. Ils tendent à devenir des adolescents machiniques, quasi-cyborgs, tant ils sont connectés à la machine. Plus qu'une interaction entre l'adolescent et la machine virtuelle, il y a une connexion, une quasi-fusion entre ces deux protagonistes. L'adolescent devient un adolescent prolongé, amplifié grâce à la machine, qui voit ses capacités de communication, d'échanges, de jeux,

de partage, de recherches se décupler. Rares sont les adolescents qui ne se présentent pas à leurs rendez-vous avec un smartphone à la main, ou qui n'évoquent pas en trente minutes d'entretien le dernier jeu vidéo découvert, la dernière vidéo visionnée sur YouTube. Une part de leur univers passe par l'écran connecté, au point de les qualifier dans les médias de *Génération Z*, génération née après 2000, cinq ans après l'arrivée d'Internet dans les foyers européens, et pour ainsi dire dans un monde déjà fortement numérisé. La génération Z connaît l'apparition des réseaux sociaux avec la création en 2004 de Facebook par M. Zuckerberg. Elle grandit avec cette nouvelle plateforme qui, au fil des ans, se déploie à travers le monde entier. L'adolescence de ces jeunes est marquée par la multitude des applications qui voient le jour (Twitter, Instagram, Périoscope, Snapchat, Pinterest, YouTube, etc.), permettant de switcher au fil de leurs envies, de leurs besoins, de leurs relations. La différenciation entre le monde actuel et le monde virtuel se fait alors de plus en plus mince, tendant à abolir la limite entre dedans et dehors, entre soi et cet ailleurs. La génération Z s'inscrit ainsi à l'apogée de l'ère de la transparence.

On note également un renversement générationnel fort ; les nouvelles technologies contribuant à créer un écart entre la génération précédente et celle-ci. Les enfants de la génération Z maîtrisent mieux les outils numériques et connectés que leurs parents. Ceux-ci se disent dépassés à la fois par les outils numériques eux-mêmes et par la rapidité des changements et des émergences de ces outils. L'accompagnement parental est alors mis à mal. La non-maîtrise de cet univers attise les angoisses et avec elles les comportements parentaux inadéquats. Cette position de non-savoir remet en question l'autorité, mais aussi la capacité de l'adulte à offrir à l'enfant un environnement sécurisant et protégé. Ce dernier va alors se tourner vers la communauté en ligne pour se sentir soutenu et compris et vers les plateformes numériques connectées pour trouver ses réponses, quelquefois en opposition avec le savoir de l'adulte.

Une autre caractéristique de la génération Z liée à celle de l'ère Internet est la conséquence de l'immédiateté : le plaisir. Cette génération semble davantage régie par le principe de plaisir que par celui de la réalité et de la censure. En effet, Internet ouvre une ère de l'accès à tout, instantanément, sans contrainte ni limite, enjeu propre du principe de plaisir tel que la définit Freud, à savoir comme évitement de la tension déplaisante, en tant que mécanisme de régulation des excitations internes et ce, en choisissant les voies les plus courtes pour apaiser les pulsions.

L'espace virtuel comme prolongement de soi

La transformation cyborgienne de l'homme se fonde sur l'observation de la machine comme prolongement du corps et de la pensée mais aussi par la naissance d'un nouveau langage, celui imposé par la machine et dont l'adolescent s'empare habilement. Cette idée de prolongement de soi via les objets connectés est fondamentale pour comprendre et analyser les impacts relationnels et psychiques de la relation du sujet à un objet connecté.

Ce prolongement s'opère par la mise en représentation de soi sur les divers espaces virtuels : par l'avatar dans le jeu vidéo, par son profil, ses selfies, ses « billets », articles, commentaires, statuts sur les réseaux sociaux, sur les forums de discussions, sur les blogs. La représentation de soi sur ces plateformes numériques se compose d'images et de textualité. En ce sens, pour exister sur la toile, il est nécessaire de se virtualiser, c'est-à-dire de se déplacer en images et en mots dans les espaces numériques. Il s'agit bien d'une part de soi qui est retranscrite ou transmise dans ces espaces, une part de soi permettant sa visibilité dans ce monde virtuel. Les réseaux sociaux offrent à l'internaute une surface où déposer des contenus numériques, des bouts de soi, des bribes de pensées, telles des projections de contenus psychiques. Dès lors, il semble essentiel de considérer ces espaces virtuels comme des surfaces que nous qualifierons d'ex-

tra-topiques, c'est-à-dire des surfaces du même mais au-dehors du Moi. Il existe là une extension de la réalité psychique du sujet sur la surface virtuelle, que j'ai nommée le Moi-virtuel. En se présentant sur un réseau social, tout un chacun dévoile une part de son Moi. Ce reflet écranique du sujet se constitue comme une médiation entre soi et la communauté virtuelle, une représentation de soi projetée dans l'espace virtuel mais malléable, car soumise aux interactions avec les autres virtualisés.

L'adolescent d'aujourd'hui est passé maître dans l'art d'utiliser, user, voire abuser de ce Moi virtuel. Il en joue pour expérimenter ses identités, ses relations amicales, mais aussi amoureuses. Il en joue pour se trouver, se créer adolescent, pour se jouer de lui-même ou de l'autre et ainsi mettre à distance les angoisses qui l'assaillent avec l'advenue du pubertaire. Il use parfois de ce prolongement de soi à l'écran comme de masques virtuels, pour se cacher, observer, leurrer, se confronter à ses limites et à celles du monde. Bien entendu, ceci peut avoir des effets de transformation identitaire, relationnelle, narcissique, mais cela peut aussi entraîner des effractions psychiques, dommageables pour la sécurité interne de l'adolescent.

Appréhender les objets connectés comme des réceptacles d'éléments de soi, de sa vie, permet d'entendre en quoi, pour certains, ces objets, à certains moments de leur vie, peuvent prendre une fonction quasi vitale. Plusieurs adolescents relatent en thérapie qu'ils ont vécu, un jour, la punition suprême de l'interdit d'ordinateur ou de téléphone par les parents. La réaction des adolescents est quasi unanime : « ils me volent ma vie », réaction mêlée de colère et de désarroi. La machine virtuelle prolonge leur vie intime, la vie scolaire avec leurs amis, en dehors des parents. L'adolescent n'existe plus sans la machine. Et cela effraie les parents, ces « digital immigrants », qui ne sont pas nés avec les outils numériques et ont dû s'y adapter et qui, pour certains, ne peuvent concevoir l'enjeu de la relation de leur adolescent à la machine.

Les réseaux sociaux : l'apogée du voir et de l'être vu

Les fonctionnalités d'un réseau social dépassent la simple mise en relation d'individus. Snapchat propose en phrase d'accroche : « Exprimez-vous », redite de celle de Facebook, ou encore « Retrouvez tous vos amis », « Vivez dans l'instant », « Explorer le monde ». Périoscope propose de « Diffuser la vidéo EN DIRECT depuis n'importe où ». Instagram nous annonce qu'il est « une façon simple de capturer et partager les instants de la vie ». Il s'agit donc non pas simplement de maintenir un lien avec des amis, mais de se montrer, de se raconter, de partager ce que nous vivons, ce qui nous entoure, ce que nous sommes.

La notion de partage, au centre de ces médias, s'apparente à « une mise en visibilité de soi », visibilité de contenus, de propos, d'images, d'idées, de parcours, via la création d'un profil sur lequel l'internaute se raconte.

Les objets connectés et le flux de données qu'ils génèrent sur l'individu participent à une nouvelle visibilité, une ère de la transparence ouvrant sur un paradoxe : il y a une survisibilité à l'écran alors même qu'il y a une invisibilité du corps propre, le corps de chair s'effaçant au profit de données numériques. Ceci fait écho au terme *virtuel*, qui ne s'oppose pas au réel, mais bien à l'actuel, au charnel, et qui renvoie à cette absence du corps, même si celui-ci, dans les espaces virtuels, peut être représenté symboliquement par une image, par un mot. Cette absence paraît importante à la fois pour penser le déplacement des limites de l'intime et pour comprendre certaines réactions d'adolescents qui affirment que ce qui se passe sur Internet, ce n'est pas la « vraie vie ». L'absence des corps illusionnerait le sujet sur un accès à un autre monde, sans contrainte, dans lequel nos actes n'auraient pas le même impact que dans la vie réelle.

Ainsi, sur ces applications, tout peut se montrer à tout le monde, selon les paramètres de confidentialité.

Internet et notamment les réseaux sociaux transforment la notion d'intimité en déplaçant les limites du privé et du public. Avec le web 2.0, il existe une nouvelle visibilité du sujet, qui se constitue dans un échange permanent avec l'autre. Le sujet se montre, est vu et se voit être vu à l'écran. Cette nouvelle visibilité se forme de regard en regard, dans un double mouvement scopique : le Tout-voyant et le Tout-montré. Certes, certains, ayant une bonne maîtrise des paramètres, ne vont se montrer qu'à un public limité, d'autres au contraire, se dévoileront à tous, nourrissant parfois l'espoir de devenir un jour célèbres. Ceci pointe un changement profond dans nos modalités relationnelles : il n'a jamais existé jusqu'alors une telle manière d'être au monde et aux yeux des autres. Notre présence au monde se trouve démultipliée par notre présence sur les diverses applications, alors même que le corps charnel s'absente de ces plateformes. Nous pouvons alors observer que le sujet, devant physiquement invisible, se permet de dévoiler son intime sans crainte apparente. Dans l'espace virtuel, tout peut nous être montré, sans pudeur ou presque. Comme le note D. Le Breton (2004), « les frontières du ridicule et de l'embarras ne cessent de se modifier (...). La honte rapportée aux comportements, à la sexualité, au corps, à l'intime est nettement en régression aujourd'hui. » Comme si être derrière un écran protégeait d'un regard jugeant ; comme si être face à son écran, c'était être face à soi-même, dans toute son intimité, posant le paradoxe d'un sentiment de l'intime à la vue de tous ; comme si être face à son écran levait les inhibitions, supprimait les limites entre soi et l'autre, entre le visible et l'invisible, entre le privé et le public. Les réseaux sociaux incitent à une mise en image de soi, à toute heure, dans toute situation, une représentation de soi objectalisant le sujet lui-même, se conformant aux représentations sociales, renouvelant insidieusement les préjugés de genre. Celui qui utilise les réseaux sociaux est doté du pouvoir de tout voir, il est *Panoptès*, le « Tout-Voyant ». La multiplicité des réseaux sociaux ouvre la possibilité du tout voir chez tous, tout le temps, et par là produit une illusion de contrôle et de maîtrise de son environnement, très proche du sentiment de toute-puissance de l'enfant.

Ainsi, comme le remarque M. Civin, la mutation de la nature des relations est révolutionnaire, à la fois par cette monstration décomplexée de soi, mais aussi par l'interactivité, devenant pièce maîtresse des relations. Aujourd'hui, tout le monde peut s'exprimer, donner son opinion, taguer quelqu'un sur une photographie, commenter une image qui n'est pas la sienne, poster un statut, écrire un article, afficher son *like* ou son *dislike*. De ce fait, les individus deviennent hyper-connectés aux regards des autres et l'intimité devient une intimité-partagée, au risque d'être totalement accaparée par autrui.

De l'intimité-partagée à la désintimité pure

Il est important de noter que la grande majorité des adolescents sont conscients des paramétrages de compte. Mais leur quête identitaire peut les pousser au dévoilement dans l'excès et à n'importe qui, d'autant plus qu'il existe toujours une part d'Internet qu'aucun internaute ne maîtrise, effet de l'interactivité inhérente au site de réseautage.

Se montrer ou dévoiler quelque chose sur Internet implique un moment fondamental que j'ai nommé la désintimité. La désintimité désigne le passage de l'intime, ce qui appartient à la vie privée, à un sentiment profond, intérieur, soustrait au regard d'autrui, à l'extérieur de soi sur une plateforme virtuelle. Ce passage d'une part de soi à la vue de tous est un point de nouage essentiel car, à ce moment-là, cette part de soi n'appartient plus à l'individu mais à l'ensemble de la communauté virtuelle. La désintimité, c'est-à-dire la dépossession de son intime, initie deux destins qui sont fonction de l'individu lui-même et de sa construction psychique, mais également de la bienveillance ou de la malveillance des autres derrière l'écran.

Le premier destin est l'intimité-partagée. Comme le terme l'indique, il s'agit de partager son intimité avec autrui, sur les plateformes numériques. Nombre d'exemples parcourent la toile : les chroniques, les blogs, les forums de discussion, les simples profils de réseaux sociaux

avec leurs stories, les vidéos en ligne, etc. Pour certains, notamment adolescents, ce partage peut être initié par une nécessité vitale de partager entre eux ce qui les déborde afin de trouver un contenant à un contenu intime chaotique et trop excitant.

L'intimité-partagée désigne plus spécifiquement le dépôt de l'intime à l'écran dans l'optique d'un partage avec d'autres, d'une parole sur soi, réaménageant les émois et excitations internes liés à la puberté. Pour les adolescents, cette intimité-partagée se révèle dans des espaces en dehors du regard des parents. Elle initie le processus d'extimité décrit par S. Tisseron, reprenant ce terme de Lacan. L'extimité pointe un mouvement de mise au-dehors de son intimité suscitant un retour constructif et positif sur soi du regard des autres, puis une réappropriation par le sujet de ses éléments intimes validés par les autres. L'extimité participe alors à la quête de confirmation de soi de l'adolescent par la sphère sociale.

S. Tisseron décrit un « désir d'extimité », « désir de communiquer sur son monde intérieur », pour être « validé » dans son existence, dans son originalité. Mais nous pouvons objecter à cette définition son caractère idéalisé, que S. Tisseron souligne par le terme de désir, pointant la capacité conscientisée de l'adolescent d'opérer cette quête de soi à travers le regard des autres, alors même qu'il est dans une période de vulnérabilité. Idéalisée également car cette définition suppose que les autres et leurs retours sont positifs et bienveillants, ce qui n'est pas toujours le cas. Il nous semble que cette définition omet le fait que les adolescents sont sur les réseaux aussi par mouvement collectif, par mimétisme et celui que tous n'ont pas conscience des enjeux de se montrer sur Internet. C'est pourquoi il m'apparaît plus approprié de parler d'intimité-partagée, pointant la démarche de dévoiler son intimité à d'autres en attente d'une réaction, réaction soumise à l'appréciation positive ou négative de la communauté virtuelle. Il est également essentiel, dans le cadre de l'intimité-partagée, de prendre en considération la singularité de l'adolescent dans sa construction psychique et son histoire. Pour que l'intimité-partagée

opère comme une possibilité de subjectivité, il faut un véritable investissement du sujet autour de ce dépôt de l'intime dans l'espace virtuel, pour que celui-ci ait cet effet opérant d'un retour sur soi pour consolider l'estime de soi à travers le regard des autres. J'entends par là que le sujet s'occupe, prend soin de son intimité mise à l'écran, qu'il la nourrisse, la protège et utilise l'interactivité comme outil pour un échange subjectif et subjectivant. Sinon, nous pouvons basculer dans une perte de l'intimité.

Le second destin de la désintimité est celui de la désintimité pure, que le harcèlement virtuel met en lumière. Suite à la mise en ligne d'une part de soi sur Internet par un autre ou par soi-même, il existe une perte irrémédiable de ce bout d'intimité publié. La désintimité pure est le fait que la désintimité reste une dépossession de l'intime, qu'elle ne se transforme pas dans le partage avec les internautes. Cet intime mis au-dehors est accaparé par un autre que soi et c'est l'intérieur même du sujet qui disparaît. Il n'y a alors plus de frontière entre dedans et dehors, entre soi et l'autre, entre privé et public. La désintimité pure est un instant catastrophique lié à une rencontre qui réduit l'histoire du sujet au moment présent. Cette atteinte traumatique et narcissique altère le Moi et la représentation que l'adolescent a de son corps et de lui-même, engendrant une symptomatologie sur laquelle nous reviendrons.

Ainsi, être présent sur la toile, c'est prendre le risque de se voir dépossédé d'une partie de soi, ceci est fonction de l'investissement du jeune sur le réseau, de sa connaissance des usages des réseaux sociaux, des paramètres de ceux-ci, mais surtout, et c'est commun à tout type de harcèlement, d'abord de la qualité de son environnement, ensuite de sa fragilité psychique.

Le harcèlement virtuel

Spécificités du harcèlement à l'ère du numérique

Pour parler de harcèlement, trois critères doivent être présents simultanément : l'intentionnalité, la répétition, et la relation d'emprise. Le harcèlement virtuel est une des trois formes de harcèlement répertoriée. La spécificité du harcèlement à l'ère du numérique est que celui-ci opère sur les réseaux sociaux, et ce par l'humiliation, la diffamation, l'usurpation d'identité, le partage de vidéos ou de photographies compromettantes. Il peut donc participer à la fois à un harcèlement indirect, propageant des rumeurs sur le sujet et favorisant son isolement et à un harcèlement direct, avec un retour dans la réalité, comme nous le verrons. Néanmoins, deux critères distinguent le harcèlement moral ou scolaire du harcèlement virtuel : l'anonymat et le renversement du public contre le privé sous-tendu par un abolissement des limites. En effet, cette nouvelle forme d'intimidation présente cette spécificité qu'elle peut survenir partout, à tout instant, sans forcément pouvoir déterminer sa source. Ceci pointe une difficulté inhérente au caractère virtuel de ce harcèlement : il n'y a pas ou très peu de fuite ou de repli possible pour la victime. De ce fait, la zone de sécurité, d'un espace protégé change puisque la victime est poursuivie jusque dans sa sphère privée.

Une autre caractéristique du harcèlement virtuel est le paradoxe existant dans les termes mêmes : bien que virtuel, n'existant qu'en puissance pour reprendre la définition de virtuel, ce harcèlement est bien réel tant dans les actes que dans les effets groupaux et psychiques qu'il induit.

Les acteurs du harcèlement virtuel utilisent l'ensemble des fonctionnalités offertes par les technologies numériques et les réseaux sociaux : la facilité d'enregistrement

audio, vidéo, photographique, la facilité de diffusion, l'accessibilité du message à un grand nombre d'utilisateurs, la possibilité d'anonymat ou de la création de faux profils, l'affranchissement des frontières spatio-temporelles (de jour comme de nuit, ici ou ailleurs, le sujet victime peut être atteint par son harceleur).

Ceci ouvre à de nouveaux moyens d'actions :

Happy slapping

Happy slapping ou joyeuses baffes, une pratique consistant à filmer l'agression physique d'une personne à l'aide d'un téléphone portable et à la diffuser sur Internet. Ce terme recouvre divers actes, allant de l'injure verbale filmée aux violences physiques graves, y compris les violences sexuelles. Cette pratique est associée à la recherche du « buzz », à savoir d'un nombre élevé de *like*, afin de gagner en popularité au sein de sa communauté virtuelle.

Flaming

Il s'agit du fait de poster sur Internet des messages diffamatoires. Le *flaming* est souvent utilisé sur les réseaux sociaux ou par messagerie instantanée.

Sam poste une photographie d'elle, un selfie très classique, sur sa page Facebook. Elle reçoit certes des messages gratifiants, mais Mindy, Mila et Laurine commencent à s'acharner sur elle :

« Elle aurait dû se refaire le visage pour le bien de tout le monde », « Il est vrai qu'elle n'a pas été gâtée par la nature », « jcomprends pas pourquoi y a 100 personnes qui aiment! Chepa ils on koi dans les yeux », « Moche », « Oh my goood comment elle est moche! »

Une jeune fille répond à ces commentaires et défend son amie, elle parle alors de harcèlement : « Attend toi ben désolé mais ta la mentalité de gamins pas de ma faute hein. Au cas où tu vois ce que tu fait la et ben c'est de l'harcèlement donc j'prend une petite photo j'vais au comiseriat ca te dit? »

En toute impunité, et sans se rendre compte de ce qu'elle est en train d'acter, Laurine répond : « MAIS PTDR MEUF! Ta cru t'étais qui là stp? La police à autre chose à faire que de passer son temps à courrir après le cul d'une pauvre connasse comme toi qui pensent être le centre du monde, retourne dans ton patelins ma grande! »

Elle y trouve même des admirateurs : « Lorène et Mila vous êtes des tueuses. »

Cette vignette montre le déferlement de haine par le *flaming*. Ce déchainement ne porte que sur une photographie et consiste en de courts échanges très violents, chargés de propos insultants, vulgaires, sans conscience du dépassement des limites, sans conscience de l'outrage fait à la personne, et ce entre plusieurs personnes dans un temps très court.

Une forme de *flaming* est le phénomène du « tshoins », qui consiste à créer une page Facebook avec une photographie de profil d'un jeune, en général une jeune fille, afin de se moquer. Les victimes sont jugées « trop faciles » ou peu séduisantes. La photographie est passée au crible avec quelquefois des flèches indiquant « gros Pif » « grosse tchoin », des commentaires forçant l'humiliation : « piree elle est horrible », « temaa son neez c un aspirateur » « aveek ces groos serne sous les yeux tchiiips!! ».

Le *flaming* se distingue du *Harassement*, qui est aussi un envoi répété de messages offensifs et violents, non pas sur un seul élément, mais sur plusieurs, ce qui l'apparente au *matraquage*, de par la répétition constante du message humiliant ou diffamatoire.

Outing

Cette pratique consiste à divulguer publiquement des informations intimes ou confidentielles sur une personne. Il peut s'agir d'une photographie ou d'une vidéo intime, à caractère sexuel, de la communication d'un secret (la révélation d'une infidélité, d'une homo ou bisexualité, d'un handicap, d'une différence physique cachée), d'un numéro de téléphone ou de documents embarrassants. La forme la plus connue est le *sexting*.

Certains adolescents parlent d'une pratique répandue au sein de leur établissement scolaire : lorsqu'une jeune fille apparaît être une « fille facile », car trop avenante avec les garçons (« Elle sourit trop! » « Elle a mis un décolleté la dernière fois »), son numéro de téléphone est diffusé sur les réseaux sociaux avec pour mention : « Envie d'une pipe, appelez au 06 ... » En plus du lancement de la rumeur, la jeune fille se trouve alors jour et nuit harcelée par des messages concupiscent.

Sexting

Cet usage désigne le dévoilement et la transmission de données très intimes et à caractère sexuel. Ce terme est dérivé d'une pratique apparue dans les années 2010, le sexto, consistant à envoyer un texto érotique ou sexuel. On a alors vu se développer sur les réseaux sociaux, les « sex dédicaces » ou « boobs dédicaces » : les adolescents envoyaient à leur « target », leur cible amoureuse, un selfie avec le prénom de celle-ci inscrit à l'échancrure du sein ou du sexe. Si ces dédicaces étaient initialement réservées à la sphère privée, dans une optique de séduction, certaines ont été diffusées à l'ensemble du réseau sans l'accord du protagoniste sur l'image. S'opère ainsi un passage du *sexting* comme jeu de séduction, au *sexting* comme outil de harcèlement, anéantissant toute relation de confiance.

Le *sexting* devient cyberviolence à partir du moment où les photographies ou vidéos sont réalisées à l'insu de la personne qu'elles représentent, ou sous la contrainte, et diffusées sans le consentement de celle-ci et ce dans le but de nuire à son image et à sa réputation.

Le film *Después de Lucía*, de Michel Franco, en montre un exemple : Alejandra, lors d'une soirée alcoolisée, fait l'amour avec un garçon qu'elle apprécie. Celui-ci sort son téléphone portable et le pose sur le côté pour filmer la scène. Elle ne le remarque pas ou n'y prête pas attention. Alejandra découvre avec stupeur le lendemain qu'il a posté la vidéo de ces ébats amoureux sur les réseaux sociaux. Ceci initiera le processus de harcèlement.

Les mécanismes du harcèlement virtuel

Une des formes de *sexting* répandue de nos jours est le *revenge porn*, pratiqué initialement à des fins de vengeance par des ex-petit.e.s ami.e.s suite à la rupture, pour nuire à la réputation de celui ou celle qui les a quitté.e.s Le terme de *revenge porn* s'étend à présent à d'autres formes : il peut relever du *body shaming*, pratique par laquelle on se moque des rondeurs ou de la maigreur d'une fille, de la taille des parties génitales d'un garçon ou du *slut shaming*, où on fait passer une fille pour une « pute » en stigmatisant son attitude.

Le *sexting* est fortement ancré dans les stéréotypes de genre, ce qui induit une plus forte proportion d'attaques à l'encontre des filles.

Masquerade (mascarade) pointe l'usurpation d'identité à des fins malveillantes. L'agresseur emprunte le pseudonyme de la victime pour la disqualifier au sein de sa propre communauté d'amis ou pour lancer des insultes à une autre personne et faire punir la victime.

Amanda Todd, cette jeune fille canadienne qui s'est suicidée à l'âge de 15 ans suite au harcèlement virtuel qu'elle a subi, a aussi été victime de *masquerade*. Son harceleur usurpa son identité en créant un faux profil avec l'image capturée des seins d'Amanda comme photographie de profil.

A ceci s'ajoute les fameux « dossiers » constitués, d'abord pour rire entre copains, au fil des soirées ou des rencontres entre amis et amies, entre amoureux, rassemblant des clichés compromettants, des captures d'écran, des selfies, mais qui peuvent être divulgués suite à un désaccord, une rupture, une inimitié. Ces dossiers deviennent alors des moyens de chantage et de pression, favorisant l'emprise et le pouvoir du détenteur du « dossier » sur celui ou celle représenté.e dans ces clichés.

Le harcèlement virtuel peut regrouper plusieurs de ces formes en même temps.

Le principe même du harcèlement virtuel est celui de la diffusion immédiate, instantanée et répétitive d'un ou de plusieurs éléments portant atteinte à la personne et à son intimité sur la toile (photos, numéro de téléphone, statut, vidéo) etc, le plus souvent, par le fait d'une seule personne, mais qui va être relayée par la communauté virtuelle. L'effet de diffusion massive est ici implacable dans le processus de destruction du sujet. La dynamique du harcèlement virtuel redéploie celle du harcèlement classique, mettant en scène trois types de protagonistes : le harceleur, la victime et les témoins. Cette dynamique triangulaire se voit amplifiée par les objets connectés, le groupe et ses effets devenant bien plus conséquents.

Les recherches actuelles mettent en lumière à la fois les impacts d'ordre psychologiques, les différentes formes d'expression du harcèlement virtuel et les propositions de lutte efficaces. Il paraît également important de cerner les processus sous-jacents et particuliers au harcèlement virtuel.

L'autre viral

Un des premiers processus à mettre en lumière dans le harcèlement virtuel est la viralité, élément fondamental du monde virtuel. Ce phénomène de diffusion massive d'un contenu via Internet est à l'origine de l'impact social démultiplié du harcèlement virtuel et de son caractère hors limites : hors limites temporelle, spatiale, humaine (le nombre de participants et de témoins étant alors plus élevé que dans le cadre du harcèlement classique, des milliers d'internautes peuvent avoir accès à l'élément viral et participer à sa diffusion). La viralité est donc l'enjeu qui rend le harcèlement virtuel très difficilement contrôlable.

Le harceleur utilise la viralité des espaces numériques pour toucher sa victime. En ce sens, son action malveillante et lui-même deviennent viraux. Rappelons que l'étymologie de viral renvoie à virus. Le harceleur, cet autre viral, se propage donc dans l'espace virtuel de sa victime comme un virus. L'autre viral, que j'associe au *malware*, ce virus informatique dont le but est de détruire vos données informatiques, contamine par ses publications calomnieuses l'espace virtuel et, pourrions-nous dire, l'espace psychique virtuel de la victime. Car, comme nous l'avons montré précédemment, le sujet et sa réalité psychique se prolongent dans l'espace virtuel. En ce sens, le sujet se trouve « contaminé » par cet autre viral, qui s'est accaparé une part de son intimité et l'a diffusée à l'ensemble de la communauté. Cet autre prend le contrôle du sujet via son espace public virtuel jusqu'à lui causer des dommages irréversibles. Le sujet est dépossédé d'une part de lui-même (de son image, de sa réputation, de ses relations) et il devient totalement dépendant de cet autre et de son bon vouloir. La force de la viralité rend cet autre, virtuel, impalpable, inaccessible, et paradoxalement omniprésent, sa présence se multipliant dans chacun des membres de la communauté virtuelle réitérant les publications injurieuses.

En effet, la caractéristique de cet autre viral est qu'il peut vite ne pas être clairement discernable et identifiable, soit du fait de l'essor groupal qui brouille la partance du virus, soit du fait de l'inconnu masqué par l'écran et de la malléabilité de la matière numérique, qui permet de créer de faux profils et d'être anonyme. Et pourtant, il s'agit bien d'un « autre », au sens d'une personne différente de la victime. Cet autre n'a rien de virtuel. Il existe dans la vie réelle. Mais son action vient nier le sujet dans sa subjectivité et son existence. Dans cette mise en acte virale malveillante, la dimension intersubjective disparaît pleinement.

A. Todd explique bien ceci : elle est poursuivie par son harceleur, sans relâche. Il la retrouve sans cesse et diffuse l'image dans chacune de ses nouvelles sphères virtuelles d'amis ; chaque nouveau groupe d'amis adhère à la

rumeur précédente sans distance critique. Elle décrit son impossibilité à arrêter cet autre. Elle écrit : « je suis coincée, que reste-t-il de moi maintenant ? Rien ne s'arrête ».

La viralité implique également une multiplication de l'élément viral, de la publication mise en ligne. Par le biais des différents *like*, commentaires ou partages, il se retrouve à plusieurs endroits du cyberspace. Cette démultiplication accroît la contamination et, pour la victime, le sentiment d'impuissance. « Rien ne s'arrête », la viralité s'associe alors à une propagation néfaste infinie. Ceci est amplifié par le fait que l'élément intime viral reste pérenne dans l'espace virtuel, à l'instar des réserves de données indélébiles que conserve Internet.

La désinhibition toxique

Le deuxième processus en jeu dans le harcèlement virtuel est la levée des inhibitions, liée au possible anonymat dans cet espace et au fait de se trouver derrière un écran, ce qui développe un sentiment de protection par l'écran. En effet, l'invisibilité du corps propre crée l'illusion de ne pas être pleinement impliqué dans le monde virtuel, comme si celui-ci était un ailleurs, sans lien avec la réalité. Tout se passe comme si, pour le sujet libéré de la contrainte du corps charnel, les digues psychiques, notamment celle de la censure, se trouvaient également levées. Cette absence de la présence physique occulte aussi la dimension du face-à-face et avec elle, l'appréhension et la réception des réactions immédiates non verbales de son interlocuteur. Au moment de poster sa publication, l'individu est bien seul face à son écran, avec une représentation imaginaire de sa victime, mais celle-ci n'est pas face à lui. Ceci est amplifié par la temporalité des réseaux sociaux qui est asynchrone et, de ce fait, les réactions, les réponses aux publications partagées peuvent être instantanées, mais aussi retardées, ne permettant pas de prendre en considération la réaction immédiate de la victime. En cela, les capacités empathiques sont amoindries.

John Suler (2004) distingue deux types de désinhibition dans cet espace : la désinhibition bénigne, qui souligne la plus grande facilité à se dévoiler en partageant des éléments du domaine de l'intime et en étant plus compatissant et généreux envers les autres internautes et la désinhibition toxique, qui renvoie aux actes de violence et de haine dans l'espace virtuel. La désinhibition toxique devient le vecteur de la haine, à travers lequel déferle une décharge jouissive de besoins et de désirs malsains. La désinhibition provoque alors une déshumanisation des relations et de l'individu.

Dans le harcèlement virtuel, il peut être mis en présence deux individus utilisant chacun une de ces formes de désinhibition ; le harceleur pouvant se saisir du dévoilement bénin de la victime ou n'agissant que par désinhibition toxique.

L'illusoire absence de loi

L'illusion de l'absence d'autorité faisant loi favorise la désinhibition. En effet, plusieurs adolescents peuvent dire que le monde virtuel n'est pas le « vrai » monde. Ils naviguent alors avec la croyance d'être dans une autre réalité dans laquelle la morale et le droit ne feraient plus loi, protégés de toute sanction. D'ailleurs, un grand nombre d'utilisateurs des réseaux sociaux font l'impasse sur la lecture de la chartre d'utilisation qui, pourtant, spécifie les interdits moraux sur le site.

Bien entendu, cet effacement des lois est pure illusion puisque les lois de la vie réelle s'appliquent dans le monde virtuel. Cette méconnaissance ou ce déni de ces interdits accroît les inconduites, associées à un sentiment de protection lié au caractère sibyllin, diffus d'Internet, et de surcroît de l'identité, qui brouille l'accès à l'autre. Dans cette perspective, le sujet n'aurait pas le sentiment de transgresser, comme s'il perdait son sens moral et critique. Mais il s'agit aussi, parfois, d'utiliser les réseaux sociaux pour interpeller les regards, coûte que coûte. Les réseaux peuvent alors être, dans certains

cas, le lieu d'un désir transgressif et exhibitionniste par lequel le sujet, en dévoilant un interdit, cherche la stupeur, la honte, l'effroi ou la satisfaction chez celui qui regarde. C'est ici que l'usage des réseaux sociaux peut frôler la perversion, devenant le lieu d'une « technique d'intimité » (M. Khan, 1981), détruisant tout espace protecteur entre soi et l'autre et infligeant une dépendance annihilante.

Des collégiens postent sur Facebook une vidéo sur laquelle ils rouent de coups un garçon. La violence de ce *Happy slapping* en fait une vidéo prohibée par le règlement intérieur du site, mais pourtant elle est diffusée dans l'espoir de promouvoir leur réputation. Cette vidéo reste sur la toile plusieurs jours. La loi n'intervient pas à l'intérieur du site mais à l'extérieur : la mère du jeune battu trouve la vidéo et fait intervenir la police¹. Ainsi, tout se passe comme si règles et interdits du site n'avaient pas la même valeur morale que ceux de la vraie vie. Aujourd'hui, les réseaux sociaux sont plus vigilants aux signalements de ces vidéos, qui sont retirées plus rapidement du site.

De l'individu au groupe : l'embrassement communautaire

Un des processus les plus dévastateurs dans le harcèlement virtuel s'affilie à la dimension groupale. La dimension du groupe dans les espaces virtuels n'est pas assez mise en relief dans les discours sur les enjeux d'Internet. Et pourtant, le groupe et ses phénomènes existent pleinement sur les réseaux sociaux, avec cette particularité que les individus ne sont pas en face-à-face, donnant ainsi au groupe la possibilité d'une extension sans limite, et comme nous l'avons vu, favorisant la levée des inhibitions de l'ensemble des membres de la communauté. P. Lévy (1998) parle d'ailleurs de corps collectif, d'un hypercorps permettant le passage d'un espace à l'autre.

1. « Coulommiers : ils agressent un collégien pour faire le buzz sur Facebook », article Le Parisien, 16 janvier 2013, en ligne, repéré à : <http://www.leparisien.fr/faits-divers/coulommiers-ils-agressent-un-collegien-pour-faire-le-buzz-sur-facebook-16-01-2013-2485829.php>

Il me semble que cet aspect est essentiel à prendre en considération, notamment pour penser des moyens d'action pour endiguer le harcèlement virtuel.

L'autre viral se trouve relayé par l'ensemble de la communauté virtuelle qui participe à la diffusion des publications néfastes, soit en les partageant, soit en créant d'autres publications associées à la première, provoquant de multiples ramifications.

Nous observons alors plusieurs phénomènes de groupe qui participent à l'amplification du harcèlement :

- L'élection d'un bouc-émissaire afin de maintenir l'homéostasie du groupe. Ce dernier s'unit autour d'une personne qui catalysera l'agressivité et la décharge des excitations des membres du groupe.
- La suggestion, la contagion des sentiments, l'exaltation des affects ou encore l'inhibition de la pensée (Freud, 1921). L'autre viral va suggérer une idée qui va être suivie par la majorité. A partir de là, des centaines d'individus vont penser la même chose, sans recul critique. Nous observons un phénomène de contagion qui s'apparente à la contamination décrite précédemment par l'autre viral : la haine contamine chacun et s'exprime de façon exaltée. La pensée s'inhibe au profit du mouvement groupal. Lorsqu'un individu pense autrement que l'ensemble du groupe, il se fait à son tour attaquer, voire lyncher.
- L'indifférenciation des individus et de leurs pensées. Ceci est une caractéristique propre au groupe, dans lequel il est nécessaire que « l'individu abandonne une part de son identité pour que le groupe puisse s'organiser et se structurer comme une entité indépendante » (J.-B. Chapelier, 2011). Cette indifférenciation se trouve augmentée par la multiplicité des voix dans les communautés virtuelles : sur 500 commentaires, nous ne percevons plus qui est qui, qui a initié le mouvement, d'où cela vient.

- La versatilité du groupe. « Les impulsions auxquelles la foule obéit peuvent selon les circonstances être généreuses ou cruelles, héroïques ou pusillanimes. » Freud (1921) avait pointé la part versatile du groupe, qui peut basculer de l'amour à la haine en peu de temps et ceci est visible sur les réseaux. En effet, la communauté virtuelle peut être généreuse et porter l'adolescent de façon héroïque, mais elle peut aussi être dévastatrice.

À ceci s'ajoute la spécificité du Net, qui permet au groupe une capacité d'échanges rapides, immédiats et spontanés. Ces échanges semblent se modéliser sous la forme rhizomique : tout élément ajouté pouvant influencer l'ensemble, peu importe sa position et le moment, et ce avec une extrême mobilité, propre à la notion même de réseau. C'est pourquoi le harcèlement peut se relancer après une période d'accalmie, un des éléments ré-émergeant ailleurs, à un autre moment, par quelqu'un d'autre. L'idée du rhizome (G. Deleuze et F. Guattari, 1972) montre bien que, dans l'espace virtuel, le leader du groupe, l'autre viral, s'efface pour laisser place à une organisation linéaire, horizontale, entre pairs, dans laquelle prévaut l'absence d'ordre, de loi, de hiérarchie, favorisant à terme la prolifération des éléments néfastes de façon autonome.

La violence démultipliée par la viralité

Le mécanisme à l'œuvre au sein du harcèlement est celui de la violence. Elle devient le mode relationnel utilisé pour prendre l'ascendant sur l'autre, pour garder et asseoir son emprise et trouver une réassurance par la force et la peur générée chez l'autre (J.-L. Le Run, 2012).

La violence dans le harcèlement, qu'il soit virtuel ou « classique », s'attaque à la différence : physique (handicap, particularité physique, développement pubère plus marqué, etc.), sociale ou culturelle, et intellectuelle. Dans de nombreux cas de harcèlement virtuel à l'encontre des filles, c'est le fait sexuel qui a engagé le harcèlement, soit que la jeune fille ne se conforme pas aux représen-

La pleine réalité du harcèlement virtuel

tations de l'ensemble du groupe et se montre soi-disant « avenante » avec les garçons, soit qu'elle s'habille avec de légers décolletés ou des jupes, soit qu'elle a eu un rapport sexuel alors même que l'ensemble du groupe de pairs n'en est pas là. Il s'agit alors d'une différence sexuelle ; quelquefois, cela peut aussi toucher l'orientation sexuelle du jeune (homosexualité, bisexualité, transsexualité). La violence du harcèlement vient donc nier l'altérité et sa différence, renvoyant au harceleur une zone interne d'insécurité, d'insupportable.

La corrélation des processus décrits avec les caractéristiques du virtuel et des écrans connectés semble accentuer des traits de perversion chez l'individu et le groupe, s'affranchissant de toutes lois afin d'exercer sur l'autre un pouvoir cruel et absolu. L'absence de face-à-face intensifie la cruauté, le déni de la souffrance infligée à autrui et avec cela la capacité à s'identifier au plus faible, favorisant les identifications au plus fort, perturbant de ce fait les capacités d'empathie. Les acteurs de cette violence peuvent ressentir un certain plaisir sadique, les témoins prenant, quant à eux, une place de voyeurs, cachés derrière leur écran. Lors des premiers entretiens avec des jeunes harceleurs, leur discours fait place au sadisme dans leur acte : « ça m'amusait », « c'était pour rire et puis c'était fun », pointant ici la jouissance prise à faire souffrir sans prise de conscience des implications pour autrui. La dynamique groupale, quant à elle, exacerbe l'emprise mentale des agresseurs sur la victime. Il est aussi intéressant de noter que l'excitation visuelle, liée à la visualisation de l'intimité d'un autre à l'écran, s'associe dans la réalité, le plus souvent au sein de l'établissement scolaire, à la cruauté sadique des adolescents : c'est souvent dans le corps-à-corps sadique, c'est-à-dire par la violence physique ou sexuelle qu'ils trouvent plaisir, voire jouissance et qu'ils se déchargent du trop-plein d'excitations ressenties lors de la visualisation (par exemple : les adolescents, après le dévoilement de l'intimité sur un réseau social, vont bloquer la victime contre un mur pour l'agresser).

« Le virtuel a toujours une pleine réalité »

Un autre processus en jeu dans cette destructivité à l'écran est le retour de la haine dans la réalité.

G. Deleuze (1968) écrivait « *Le virtuel possède une pleine réalité, en tant que virtuel. [...] Le virtuel doit même être défini comme une stricte partie de l'objet* ». Cette caractéristique du virtuel est essentielle pour notre propos car elle s'inscrit dans l'idée deleuzienne que le virtuel est voué à l'actualisation. En appliquant ceci au monde virtuel d'aujourd'hui, ceci signifie que ce qui se passe dans le virtuel deviendra actuel. En ce sens, le harcèlement virtuel est une partie du harcèlement, et se couple à son actualisation dans la sphère scolaire. M. Arsène et J.-P. Raynaud (2014) pointent dans leur revue de littérature du cyberbullying que « la grande majorité des auteurs retrouvait une cooccurrence entre les deux formes de harcèlement, cyber et traditionnel, entre 30 et 95% de victimisations ou d'agressions croisées. » Les études montrent que le harcèlement virtuel peut débiter par du harcèlement scolaire et se déployer ensuite sur les réseaux sociaux, ou commencer sur les réseaux et se poursuivre dans l'enceinte de l'établissement scolaire. De ce fait, la victime n'a aucun répit puisque le phénomène atteint l'ensemble de ses sphères de vie. La pleine réalité du harcèlement est également soulignée par N. Catheline (2015), qui pointe une corrélation entre la cyberviolence et le climat scolaire : plus ce dernier est conflictuel ou marqué par une exigence scolaire, que ce soit au sein de la communauté éducative ou entre élèves, plus le harcèlement sera présent.

Enfin, le harcèlement virtuel est bel et bien réel car comme le note Marion Seclin, auto-proclamée championne de France de cyberharcèlement virtuel depuis 2016, avec la

réception de plus 40.000 messages violents et insultants en une année : « Il n'existe pas de monde virtuel, tout ce qui se passe en ligne se passe dans la vraie vie. » Les sentiments, les impacts psychologiques, les relations, les personnes engagées dans ce processus sont bien réels. Et comme elle le fait remarquer, le monde virtuel est un monde « où je montre mon vrai visage, où je parle avec ma vraie voix et où je dis des choses que je pense vraiment (...). Le monde virtuel, qui est exactement comme ce monde-là, qu'on appelle la vraie vie, la seule différence étant qu'on ne se voit pas avec nos vrais yeux. » Ainsi, le virtuel n'est ni plus ni moins qu'un aspect de la réalité.

Le retour dans la réalité du harcèlement : le harcèlement scolaire

Le film *Después* de Lucia montre le continuum existant entre le monde virtuel et le monde réel. Suite à la publication de la vidéo de ses ébats sur Internet, elle devient victime de harcèlement scolaire couplé au harcèlement virtuel. À la réception de messages insultants sur son Smartphone s'ajoutent les mots salaces sur papier qu'elle reçoit en classe, les tentatives des garçons de la coincer dans les toilettes du lycée, les filles qui la bloquent et l'obligent à s'habiller comme une « pute », qui lui coupent les cheveux, l'ensemble du groupe-classe qui lui fait manger un gâteau d'anniversaire ignoble et le voyage scolaire, où elle se trouve isolée, maltraitée, et abusée.

Michel Franco rend compte avec justesse à la fois de la transposition de la haine dans la réalité après trois temps que sont la capture vidéo, la diffusion et la découverte sidérée de l'intimité dévoilée, mais aussi de la cruauté du groupe adolescents. L'acharnement sur Alejandra, exemple paradigmatique d'autres cas de harcèlement, pointe comment une image postée dans la communauté virtuelle peut attiser la haine et l'envie dans le groupe réel d'adolescents et transformer ce groupe en une communauté excitable, impulsive, inconséquente et, ainsi « prête aux extrêmes dans ses actes » (Freud, 1921). Dans ces cas de harcèlement virtuel, la destructivité de l'espace

virtuel s'actualise dans le groupe de pairs, avec les phénomènes de groupes classiques tels que la contagion, la suggestibilité, l'inhibition de la pensée, qui laissent place à l'agir permettant la décharge du trop-plein d'excitations venant de l'extérieur. Dès lors, le groupe d'adolescents n'a pas d'empathie, il ne pense plus à l'autre, il devient léger dans ses raisonnements, animé par l'excitation sexuelle. Il n'y a plus de respect de soi ni de sentiment de responsabilité. L'ensemble du quotidien de la victime se trouve alors bouleversé. À partir de la diffusion de la vidéo, tout change dans la réalité. Alejandra, qui était acceptée dans un groupe, devient le bouc émissaire.

Se déploie alors le polymorphisme du harcèlement, qui comme l'a montré C. Blaya (2015) pour le harcèlement scolaire, peut prendre plusieurs formes, toujours dans le but de nuire à la victime et de l'humilier. Le harcèlement virtuel, par ce retour dans la réalité, se combine alors :

- au harcèlement moral, avec réception répétée d'insultes, de mots blessants, disqualifiants, de menaces, de chantage affectif, de rumeurs, de stigmatisations (personne faible, personne qui sent mauvais, personne à isoler), et ce à la fois dans l'enceinte de l'établissement scolaire et sur les espaces virtuels.

- au harcèlement physique, avec des attitudes hostiles répétées, des coups, des croche-pattes, des cheveux tirés, des bousculades, etc. Tim est sans cesse bousculé dans le couloir menant à sa classe, ses deux harceleurs l'attendent au coin de l'escalier pour le pousser et qu'il y dégringole, il a été coincé dans un recoin du collège où il a reçu des coups de poings dans le ventre.

- au harcèlement sexuel, qui peut être direct ou indirect, avec des mots crus, grossiers, ou des gestes et attitudes déplacés, ceci associé sur les réseaux sociaux au *sexting*. Emma décrit que lorsqu'elle arrive au collège, les garçons miment avec leur bouche une fellation, elle est sans cesse surnommée « la pute » ; un soir en sortant du collège, les quatre amis de son harceleur l'ont coincée pour lui toucher les seins.

- au harcèlement matériel, avec des dégradations du matériel ou des vêtements de la victime. Les harceleurs de Thibault se sont amusés un matin à lui piquer son sac à dos et à déverser le contenu dans les toilettes du collègue. Il se retrouve sans cahier, sans stylo pour noter ses cours et doit l'annoncer à ses professeurs, avec la menace sous peine d'être « attendu » à la sortie s'il dénonce ses harceleurs.

Enjeux pour la victime

Emma, 16 ans, est sous le choc du dernier statut de son petit ami sur un de leurs réseaux sociaux. Il dévoile qu'ils ont fait l'amour et utilise des termes salaces qu'elle ne lui reconnaît pas. Elle est stupéfaite et ne comprend pas. Elle est amoureuse et avait longuement discuté avec lui de cette première fois. Pourquoi lui faire ça ? En l'espace d'une minute, les commentaires des « amis » fusent. Emma a honte. Dans le climat socio-culturel dans lequel elle vit, faire l'amour avant le mariage est synonyme de « pute ». Peu important les sentiments et l'âge. Personne ne va la croire, seul l'acte dévoilé en ligne fera vérité sur elle. Emma va vivre alors des mois de harcèlement virtuel, sexuel, physique, moral. Elle finit par ne plus vouloir sortir de sa chambre, ne mange plus, ne se rend plus à son sport préféré, ne dort plus. Et pleure. Elle arrive en consultation dans un état de dépression grave.

Momo, 13 ans, entre au collège en structure ULIS (Unité localisée pour l'inclusion scolaire). Il a des difficultés scolaires importantes liées à une dyslexie et à un retard des apprentissages. Il se présente comme un jeune garçon très apprêté : il aime les vêtements, il aime soigner son look. Il a une démarche particulière et une gestuelle efféminée, et ce depuis tout petit. En primaire, il a été petit à petit exclu du groupe de garçons, mais cela lui convenait, il préférerait être avec les filles. L'entrée au collège ouvre sur une tout autre modalité relationnelle. Les remarques, les chuchotements, les regards commencent dans la cours. On le traite d'homosexuel, on le chahute. Au début, il s'en défend : « jm'en fous, ils sont jaloux, car je sais bien m'habiller ». Puis il déprime. Les remarques deviennent des insultes, les regards « bizarres » deviennent des statuts ou des photos grimées postés sur son mur Facebook. On l'attaque sur son physique et sur ses capacités intellectuelles. Momo ne comprend pas, car pour lui, il n'a rien fait de mal. Aller au collège devient difficile : il a une boule au ventre de plus en plus intense, avec des troubles psychosomatiques associés à l'angoisse.

D'une différence au bouc émissaire

La majorité des cas de harcèlement virtuel porte sur le dévoilement d'un fait sexuel, sexué ou sexiste. L'ensemble des cas désignent un jeune ayant une différence : handicap, particularité physique, différences sociales, culturelles, intellectuelles. Pour N. Catheline (2015), il existe quatre caractéristiques de la victime dans le harcèlement : être différent, être isolé, ne pas avoir de copain et donc de soutien, ne pas comprendre le sens de l'agression et donc de ne pas y répondre immédiatement et enfin la cécité des adultes ou la banalisation (J.-L. Le Run, 2012). Les filles paraissent plus concernées par le harcèlement virtuel, mais les garçons peuvent également l'être, notamment ceux présentant des profils timides, ou ayant des compétences intellectuelles fortes, mais aussi des physiques frêles.

Une fois la différence dévoilée ou pointée par le harceleur à l'ensemble de la communauté virtuelle, la victime se transforme en bouc émissaire. Ce passage d'une « petite différence » à la stigmatisation peut se comprendre comme une tentative de survie du groupe des pairs à sa propre violence. La victime devient support des projections négatives du groupe. Paradoxalement, le bouc émissaire favorisera la paix du groupe, l'ensemble des membres du groupe se retrouvant lié contre quelqu'un. Ainsi, le groupe et ses membres se sentent protégés de leur propre violence en la portant à l'extérieur de celui-ci. C'est bien pourquoi l'un des buts du harcèlement est d'isoler la victime.

Stupeur, sidération, impuissance

Lorsque le harcèlement virtuel débute sur les réseaux sociaux, les victimes décrivent toutes un premier temps de stupeur à la vue de leur intimité dévoilée. Ce dévoilement opère comme un éclair dans un ciel bleu. Il vient créer une fracture entre un avant et un après, une scissure dans la réalité quotidienne de la victime, mais surtout dans sa réalité psychique. Cette coupure psychique se

marque par un temps de sidération : plus aucune pensée n'advient face à l'écran, effet de l'effraction traumatique du dévoilement. Les yeux restent rivés sur l'écran. Vient ensuite l'incompréhension : « Qu'est-ce que c'est ? », « Mais pourquoi ? », « C'est une blague ? ».

Face aux flux de commentaires et à la viralité de cette intimité mise à la vue de tous, la victime décrit ensuite un état d'impuissance, état qui ne la quittera pas au fil des semaines, des mois, voire des années, car elle ne peut pas arrêter ce fléau - pas seule en tout cas. Le sujet décrit son impossibilité à reprendre le contrôle de la situation.

Ce sentiment d'impuissance est lié au caractère viral du harcèlement, qui démultiplie les sources d'humiliation sans qu'on puisse en repérer l'origine et les arrêter ; elle survient aussi du fait d'une recherche solitaire de solutions qui se révèle inefficace. La victime s'épuise alors dans cette quête vaine qui amplifie l'angoisse et atteint l'estime de soi (« je n'ai pas été capable... », « Je ne suis pas assez fort »). L'impuissance vécue face à cette situation amène la victime à un comportement de passivité et de soumission à son bourreau. L'impossible révolte et l'humiliation constante provoquent un état permanent d'insécurité, avec des comportements d'hyper-vigilance, alors même qu'elles augmentent le pouvoir du harceleur.

Le mur du silence, entre honte et culpabilité

Le harcèlement, mais plus encore l'objet diffusé aux yeux de tous (images, propos), murent alors le sujet dans le silence. Les victimes de harcèlement virtuel évoquent souvent leur impossibilité de se confier à leurs parents, accablées par la honte et la culpabilité d'avoir commis un acte considéré dans l'après-coup comme transgressif. « C'est de ma faute, je n'aurais pas dû... » s'échappe des sanglots après la stupeur de la découverte de la publication, et désigne la tyrannie du sermoi.

Le plus profond de l'intime a été rendu public, faisant émerger la honte. Le sentiment de honte est accentué par le jugement du groupe. Lors d'entretiens de recherche² en lycée, certains jeunes évoquent une jeune fille qui s'est suicidée suite à une publication sur sa sexualité et au harcèlement qui suivit. Elle a été aussi tabassée par ses frères lorsqu'ils ont découvert les faits sur les réseaux sociaux. La réaction des jeunes garçons est étonnante car elle pointe comme fautive la jeune fille et non le garçon qui a diffusé cette intimité : « Elle le méritait », « Moi j'aurais été son père ou son frère, je lui aurais aussi éclaté la tête ». Dans certains contextes socio-culturels, lorsqu'une image intime est diffusée à l'encontre de la personne, c'est cette dernière qui sera critiquée avec véhémence et non la personne qui a diffusé. Le groupe tient pour réprimandable l'acte originel et non l'atteinte à la vie privée.

Le silence peut être la conséquence de l'inhibition liée au sentiment de honte qui isole, enferme, impose de se cacher et bloque la communication. Le silence se constitue comme rempart défensif contre la menace d'anéantissement et la dissolution totale de son identité. Ceci est amplifié par le fait que le harcèlement virtuel initie une humiliation sans fin, associée au déni de l'individu comme être humain.

Parfois, la honte, mais aussi, pour d'autres, la crainte des représailles, poussent l'adolescent à nier fortement la situation dans laquelle il se trouve, même face à un adulte qui soulève le problème. Tim, après des mois de harcèlement et après l'avoir dévoilé à sa thérapeute, revient sur ses dires une semaine après : « Non mais, c'est bon à présent, je suis tranquille », alors que le harcèlement se perpétue. Il confiera plus tard qu'il a à la fois peur de la réaction de son père et de celle des harceleurs.

Le silence dans lequel se fige la victime sera aussi lié à l'environnement de celle-ci, à la possibilité de ce dernier d'entendre, d'écouter, de recevoir la violence faite au jeune. Nombre de victimes disent qu'elles n'ont pas osé en parler aux adultes qui les entouraient, soit par culpabilité, soit par honte, notamment lorsqu'il s'agit de sexualité dévoilée, mais aussi par crainte d'inquiéter les parents. Le jeune va alors prendre une place de protecteur de l'adulte, souvent un parent en état de fragilité (déprime, difficulté à gérer le quotidien, traces professionnelles, etc.). Il a peur de les accabler « Je pensais qu'ils avaient d'autres problèmes à gérer, je ne voulais pas les embêter avec ça, et puis je me disais que ça finirait bien par s'arrêter ». Ainsi, la minimisation ou la banalisation de la violence à son encontre sera aussi un facteur de mise sous silence, en plus d'être une manière de s'illusionner d'une possible maîtrise de la situation.

Quelquefois, l'adolescent a tenté d'en parler à un adulte de son entourage, mais ce dernier a minimisé la situation, renvoyant le jeune à sa solitude, à sa détresse et au silence. Tim explique qu'il en a parlé à un professeur à l'interclasse et à un surveillant. Ce dernier lui a répondu qu'il allait s'en occuper mais, depuis trois semaines, Tim n'a pas de retour et continue de se faire harceler. Quant au professeur, Tim dit : « Il n'en avait rien à faire, il m'a dit : « ça va passer ». Ils s'en foutent de toute façon ». Ces tentatives avortées d'en parler vont accroître le sentiment d'impuissance et vont accentuer la perte de confiance en l'autre, ainsi que l'atteinte de l'estime de soi : « Je ne suis pas assez important pour qu'on s'intéresse à ce qui m'arrive. » « On s'en fout de moi », « Je ne vaud rien de toute façon ».

Mais si le silence est l'absence de mots, la difficulté à parler, il n'est pas pour autant l'absence de signes d'un profond mal-être. Là où les mots n'arrivent pas à s'adresser à un autre pour quelque raison que ce soit, le corps, les comportements, l'infra-verbal dévoileront l'indicible.

2. La recherche citée, et menée par S. Jehel, ne portait pas sur le harcèlement virtuel mais sur « les adolescents face aux images violentes, sexuelles et haineuses », www.gjp-recherche-justice.fr

Signes cliniques

Plus le harcèlement dure, plus les conséquences sociales, relationnelles, psychologiques sont importantes et pérennes, pouvant se transformer en troubles psychopathologiques.

La difficulté du harcèlement, qu'il soit virtuel ou pas, est la non-spécificité des signes cliniques qu'on retrouve dans d'autres souffrances psychiques, voire dans le processus de l'adolescence. Les deux indicateurs majeurs sont le changement de comportement du jeune et les manifestations d'anxiété, d'inquiétude, de peur.

À la maison, l'adolescent présente :

- des changements d'humeur. Il peut devenir taciturne, apathique, triste, se renfermer, être irritable, susceptible, agressif sans raison apparente ;
- des changements de comportement : perte d'intérêt pour des activités appréciées (un adolescent qui adorait aller à ses cours de danse et qui ne souhaite plus y aller sans réelle explication), repli sur soi (un adolescent sociable qui s'enferme dans sa chambre), agitation. Ainsi le retrait de sa vie extra-scolaire, familiale, amicale doit être questionné, de même que l'enfermement dans sa chambre, l'enfermement excessif dans les jeux vidéo au point d'en perdre la notion du temps, de repères quotidiens ;
- des troubles du sommeil ;
- des troubles de l'alimentation, qu'il s'agisse de perte d'appétit ou au contraire de boulimie.

À l'école, la difficulté pour les enseignants est de porter une attention particulière aux élèves alors même qu'ils sont nombreux dans une classe et que places et fonctions de chacun sont imposées par la dynamique du groupe-classe. Néanmoins, une attention particulière peut être portée sur un élève qui :

- se désintéresse de la vie de la classe en s'isolant, en dormant, en ne participant plus. L'enseignant peut aussi avoir l'impression que l'élève est ailleurs.
- Ne réussit plus à se concentrer, à terminer ses exer-

cices, à noter son cours, se retourne souvent, est agité. Il présente alors des troubles de l'attention. Ces comportements sont liés à l'envahissement de la crainte et de l'angoisse de se faire à nouveau attaquer, à l'hyper-vigilance portée sur le groupe-classe pour être en mesure de se défendre, plutôt que sur la leçon.

- Voit ses résultats scolaires chuter.
- S'absente souvent, sous des prétextes divers (maladie, problèmes familiaux, etc.), ou arrive en retard, ceci pour éviter l'entrée au collège ou dans la classe avec l'ensemble du groupe. L'absentéisme peut aller jusqu'à la déscolarisation.
- S'isole au moment des regroupements scolaires (récréations, sorties, cours d'éducation physique et sportive). L'élève ne sort pas dans la cour de récréation, s'enferme dans les toilettes, cherche la présence d'un adulte à ses côtés. Il prétend un mal de ventre subitement au moment d'aller au gymnase, se retrouve régulièrement à l'infirmerie dans les moments d'intercours (passage d'une classe à l'autre, heure de déjeuner, etc.)

Que ce soit au domicile ou au collège, toutes marques corporelles (traces de scarification, d'ecchymoses, de strangulation) doivent alerter l'adulte. Tim raconte que pour apaiser l'angoisse de la récréation à venir, il s'enfonçait la pointe de son compas dans la paume de la main en classe, en s'imaginant qu'il aimerait tuer ses deux harceleurs.

Enjeux psychiques et psychopathologiques

L'adolescent subit une perte traumatique d'une partie de son intimité, de son image. Cette perte de l'intime atteint la représentation de l'image du corps et de soi.

Chez Amanda, tout se passe comme si ce fragment de corps lui était arraché et qu'elle en était dépossédée. Elle dit d'ailleurs qu'elle n'a jamais pu « retrouver » l'image de ses seins, ce que nous pourrions entendre comme une allégorie de la perte de son image de soi.

De ce fait, l'estime de soi est pleinement attaquée ; les cas de harcèlement virtuel pointent que l'enjeu narcissique à l'écran avec le dévoilement de son intimité peut très vite devenir une blessure narcissique irrémédiable.

L'anxiété est fortement présente et génère des troubles du sommeil, de l'alimentation, de la concentration, de l'agitation, des maux physiques ou des sensations physiques inconfortables (bouffées de chaleur, maux de ventre, étourdissements, nausées, etc.)

Le harcèlement virtuel crée un sentiment fort de déshumanisation : les attaques incessantes sur la toile transforment le sujet victime en un objet sur lequel chacun peut se décharger. De ce fait, le sujet perd son individualité, son identité. Amanda décrit qu'elle n'existe pour les autres que par l'image de ses seins. Elle devient un pur objet enfermé dans l'écran-miroir de la machine virtuelle.

Le retournement de l'agressivité contre soi : l'impuissance face au harcèlement et la force des attaques agressives contenues par l'adolescent peuvent engendrer une auto-agressivité avec des scarifications, des strangulations, des comportements addictifs aux drogues et à l'alcool. Amanda se dit « brisée », elle a recours à l'alcool, à la drogue, à des substances dangereuses comme l'eau de javel. Elle trouve dans la réalité des moyens pour ressentir ce qu'elle ne peut maîtriser dans le virtuel.

L'adolescent plonge dans un vacillement identitaire qui provoque des angoisses de désintégration. Il ne sait plus qui il est, pourquoi il « est sur terre », il se sent « détruit », n'arrive plus à penser, et quelquefois même à parler. Emma ne réussit pas dans les premiers entretiens à formuler une pensée. Ce vacillement porte également sur le système de croyances du jeune : croyance en une justice, en la morale, en la loi, croyance au monde des adultes, à celui des pairs.

La psychosomatisation : Tim décrit des nausées quotidiennes et des vomissements. Il dit aussi qu'il a très mal à l'oreille alors que celle-ci ne présente pas d'otite. Il

s'absente alors toutes les deux semaines du collège pour maladie. La psychosomatisation rend compte d'une souffrance psychique qui ne peut être mise en mots ou mise en sens. Le corps crie ce que l'adolescent ne peut dire.

La phobie scolaire, avec la manifestation d'une peur intense de l'école, pousse la victime à éviter d'y aller. L'anxiété se propage à l'ensemble de l'école et n'est plus localisée sur le harceleur ou le groupe-classe.

La dépression grave, voire la mélancolie sont souvent des conséquences désastreuses pour l'adolescent de la faible estime de soi, de la culpabilité, de l'isolement, du sentiment de solitude, de la fatigue.

Cette situation peut mener au suicide lorsque la victime se retrouve face à une telle impasse que seule la mort peut l'en soustraire. En effet, « on tue l'objet en se tuant soi-même. Le suicide devient alors l'acte qui affranchit le sujet et fait cesser sa dépendance à l'autre. » (I. Bernateau, 2010). Ces suicides nous donnent à penser qu'un réseau social peut devenir une arme de destruction d'un individu.

Même si ces conséquences sont quasi-identiques à celles du harcèlement classique, les études sur le harcèlement virtuel s'accordent pour noter qu'elles sont plus importantes, car la victime n'a pas d'espace pour échapper aux humiliations qui ont lieu sur « la place publique ».

Du côté du harceleur

La facilité d'accès à Internet et surtout d'expression induite par les plateformes en réseaux qui poussent aux commentaires, et donc à donner son opinion, peuvent induire insidieusement la participation de tout un chacun au harcèlement virtuel. Marion Seclin, lors de sa conférence TED, remarque que ce qui l'a profondément touchée, c'est qu'elle aussi, sans s'en rendre compte, a participé une fois à du harcèlement virtuel sous prétexte de défendre ses idéaux. Elle note : « On peut tous participer à un harcèlement, même si c'est une fois, même si c'est noyé dans 40.000 personnes, même si nous, on avait de très bonnes raisons de le faire. »

Là où les places de chacun pouvaient être claires dans le harcèlement traditionnel (le harceleur, les témoins, la victime), dans le harcèlement virtuel, elles peuvent s'échanger, du moins entre harceleur et témoins, les témoins devenant harceleurs actifs sur la toile, alors que le harceleur, une fois l'humiliation initiée sur internet, peut devenir passif et regarder. Dès que le message est publié sur la toile, il n'en est plus maître, chacun peut s'en emparer et le diffuser. Il peut ainsi exister un va et vient entre les positions actives et passives autour de la victime. C'est pourquoi nous mettrons les témoins du côté des harceleurs, les uns étant actifs, les autres devenant des agresseurs passifs, pouvant jouir d'une activité sur la toile.

Devenir acteur de la violence pour y échapper

Sylvain, 14 ans, vient consulter en thérapie suite à la demande du collège à ses parents. Il dit « ne pas pouvoir s'empêcher d'embêter Mathis », à tout moment de la journée et les réseaux sociaux lui offrent la possibilité de se « décharger » après les cours. Sylvain présente, derrière son aspect de caïd, une très grande fragilité

narcissique associée à des affects dépressifs. Petit, il est violenté par son grand frère pour qui, malgré cela, il a une grande admiration. Son entrée en 6ème est marquée par des difficultés scolaires importantes qui l'isolent et accentuent son sentiment d'infériorité. Il devient la cible de moqueries quotidiennes. Sylvain dit de lui-même : « C'est dingue! Je fais à Mathis ce que j'ai vécu en 6ème. J'arrive pas à m'arrêter ». Il se prend la tête dans la main, pleure, il ne comprend pas ce qu'il acte. Mathis est petit, frêle, en 5ème, alors que Sylvain est à présent en 4ème. La victime de Sylvain lui renvoie l'image de ce qu'il était en arrivant au collège. Cette réactivation lui est insupportable et il se sent submergé, sans pouvoir le conscientiser, par la reviviscence des violences vécues antérieurement, ce qui le pousse à répéter les actes violents. Sylvain décrit également comment cette emprise sur Mathis lui donne une place dans sa classe. Il est craint : « on ne me cherche plus ». La thérapie sera le lieu où il pourra mettre en sens et en lien les événements violents de son histoire de famille, d'enfant, de collégien avec ses actes.

La majorité des enquêtes admettent que les agresseurs ont tendance à être des enfants dominateurs, présentant un manque d'empathie, avec un trouble du comportement antisocial, des conduites à risque, des attitudes de transgression, des attitudes violentes. Il s'agit souvent d'adolescents en difficulté psychologique, familiale. Pour plus de la moitié des harceleurs, les recherches montrent que ces derniers ont déjà été victimes de harcèlement. Par exemple, « les *revengers nerds* » sont les harceleurs qui se vengent sur les réseaux sociaux des humiliations subies dans la journée. Pour C. Blaya (2015), une partie des jeunes victimes de cyberharcèlement deviendront à leur tour agresseurs. Elle pointe la corrélation entre agresseur et victime, l'un pouvant devenir l'autre et vice versa. Il existe donc un continuum entre le harceleur et la victime, soit que le harceleur a été victime antérieurement, soit que le harceleur se retrouve dans la souffrance de la victime, celle-ci lui permettant de mettre au-devant de lui ce qu'il éprouve sans pouvoir le mettre en sens.

Dans d'autres cas, le harceleur n'a pas été victime de harcèlement auparavant, mais souhaite prendre une place de leader avec une véritable intention de nuire pour assujettir sa victime à son pouvoir. Il est alors craint et admiré. Le harceleur se rapproche ici de la figure du tyran. Ce dernier a besoin des autres pour se sentir exister et reconnu. Les réseaux sociaux lui offrent un lieu d'exaltation de son omnipotence aux yeux de la communauté virtuelle. Il peut se mettre en valeur en usant du *happy slapping*, du *sexting*, du *outing*, du *flaming*, recherchant alors la jubilation du choc, mais aussi la flatterie de son public. La tyrannie du harceleur est amplifiée par la viralité et son impact, qui transmet à tous sa domination sur l'autre. Les *like*, commentaires, partages sont alors autant de preuves de la popularité de ses actes et de son pouvoir. Comme l'a montré A. Ferrant (2011), le tyran a « besoin de plier les autres à sa volonté impitoyable pour échapper à sa propre terreur qui est le masque de la détresse infantile » et de ses propres failles narcissiques. Il trouve sur les réseaux sociaux un écho communautaire décuplé par rapport à la réalité. Ces autres deviennent des milliers et lui-même peut s'affranchir du poids de ces failles en usant de multiples masques virtuels. Pour ces harceleurs, l'autre dans sa différence leur est souvent insupportable car cette altérité les renvoie à un sentiment interne d'insécurité qu'ils tentent de contrebalancer avec un sentiment de contrôle omnipotent sur le monde, afin d'asseoir la loi du plus fort au sein du groupe.

En ce sens, les adolescents harceleurs expriment également un mal-être par leurs comportements. Ils projettent vers l'extérieur leurs tensions internes afin de les évacuer, témoignant ainsi du défaut interne de pare-excitations. Ils sont souvent envahis par leur propre violence, qui les déborde psychologiquement et empêche toute pensée, toute empathie, tout recul. Ils n'arrivent pas à traiter seuls cette destructivité, à faire preuve d'introspection. Les actes violents leur permettent ainsi de devenir acteurs du sentiment de passivité ressenti face à cette tension interne, à leur sentiment d'infériorité et aux affects dépressifs qu'ils mettent à distance par l'agir. Il est alors nécessaire, pour enrayer la répétition, que l'adolescent soit soutenu par un

adulte, un thérapeute ayant fonction de traducteur pour la mise en sens de ses actes et émotions inélabores.

Les suiveurs ou témoins

Les suiveurs ou les témoins sont entraînés par la dynamique de groupe qui les pousse à accepter la violence, à l'inciter, voire à y contribuer pour avoir leur place dans le groupe et aux yeux du leader. A. Desaulles et A. Ozlem désignent trois types de témoins : les supporters, les outsiders et les défenseurs. Les supporters encouragent le harceleur, participent et amplifient la diffusion de messages injurieux, d'actes malveillants. L'effet de groupe associé au virtuel a un effet désinhibiteur : les supporters se sentant portés et protégés à la fois par le groupe et par l'écran. Les outsiders sont ceux qui restent spectateurs du harcèlement, sans agir. Sur les réseaux sociaux, ils ont cette position de voyeurs. Ils lisent, mais n'interviennent pas sur les publications. Leur silence assoit la terreur et le pouvoir attribués au harceleur. N. Catheline (2015) note que les témoins passifs peuvent ressentir une forte culpabilité face à leur impuissance et développer des troubles anxio-dépressifs. Le passage de la passivité à l'activité en réagissant, en dénonçant, les protégerait, selon elle, de cette culpabilité.

Ces deux premiers genres de suiveurs n'ont pas conscience de la gravité de leurs actes et de la situation. Ils suivent le plus fort, parfois pour se protéger eux-mêmes d'être la cible des violences, d'autres fois pour jouir aussi d'un sentiment de toute-puissance par procuration. Ils pourront dire dans l'après-coup qu'ils ne se rendaient pas compte de ce qui se passait. Ils se déresponsabilisent de leur fonction dans le harcèlement en disant par exemple : « Ce n'est pas moi qui ai commencé », « Ils ont fait pire », « Il y a tous les autres aussi, je ne suis pas tout seul ».

Enfin, les défenseurs tentent de répondre en défendant la victime. Ils écrivent des commentaires soutenant pour la victime ou attaquant les harceleurs : « Tu t'es vu

toi? », « Mais t'as pas autre chose à faire que d'insulter les gens? », « Si ça te plait pas comme photo, t'as qu'à la supprimer de tes amis ». Mais, souvent ,étant seuls ou en minorité à réagir, les défenseurs se retrouvent aussi impactés par les insultes. Les défenseurs sont une source de soutien très importante pour la victime, car dans certaines situations, c'est la prise en charge de la victime par trois ou quatre amis qui a permis de stopper le harcèlement. Ils peuvent alors se constituer comme un contre-pouvoir endiguant la domination des harceleurs.

« Le virtuel, c'est pas la vraie vie »

Certains adolescents n'ont pas conscience des conséquences de leurs actes, d'autant plus quand ceux-ci ont lieu dans les espaces virtuels. Insulter, humilier sur Internet, n'a pas la même valeur, comme si cela restait virtuel, sans impact dans la réalité. « Mais M'dame c'est pas la vraie vie », peut-on entendre comme explication. Cette illusion d'un autre monde favorise un clivage entre corps et psyché, entre ici et ailleurs, entre virtuel et réel. Et pourtant la réalité psychique de chacun est mobilisée.

Certains réseaux sociaux (Snapchat) se sont joués du non-discernement des adolescents en proposant une plateforme où les photos postées sont éphémères. Ainsi, si ce que je poste ne reste pas, alors je peux m'essayer à tous types de publications, des plus anodines aux plus osées, sans risque, car tout disparaîtra, comme si cela n'avait été qu'un rêve. C'était sans compter les fameuses captures d'écran. Ainsi de nombreuses victimes ont été prises au piège de leur propre dévoilement intime, dans cette illusion que virtuel rimait avec éphémère et n'avait pas d'ancrage dans la réalité.

Snapchat utilise un des enjeux majeurs de l'adolescence : l'immédiateté. Les remaniements adolescents réaménageant le passé et construisant un devenir font que l'adolescent vit dans l'urgence du présent et le plaisir « ici et maintenant » aveugle les conséquences sur les moyen et long termes. D'où des dérives possibles pour

capter le regard de l'autre, pour obtenir le plaisir d'être regardé, d'être aimé. L'adolescent étant lui-même dans une dissolution de ses propres limites, de ses repères, le virtuel se fait écho à cette déréalisation de soi et du monde qui l'entoure.

Enfin, pour certains, la banalisation de la violence quotidienne est telle qu'ils ont du mal à percevoir qu'elle peut basculer dans le harcèlement. Le « Wesh gros! », la chiquenaude sur le coin de la tête, les fameuses menaces des « dossiers » sont autant de jeux relationnels qui marquent des frontières poreuses entre l'intimidation « pour rire » et celle qui devient néfaste. Lors d'une visite dans un établissement pour un jeune se faisant harceler, la principale du collège d'une zone prioritaire remet en question le diagnostic de harcèlement et dit : « La taquinerie, les insultes, c'est courant entre élèves, c'est leur mode de relation ». L'adulte lui-même banalise le climat de violence entre jeunes, induisant un accord tacite de cette maltraitance quotidienne et par là même déplaçant le seuil de tolérance à la violence et le seuil du respect d'autrui.

Profil psychologique ou profil de situation ?

Certains auteurs préfèrent parler de profil de situation concernant le harcèlement, plutôt que de profil psychologique. En effet, ils pointent dans le cadre du harcèlement scolaire que celui-ci advient d'une situation mettant en présence un harceleur, ayant sa propre histoire et sa problématique, une victime, ayant elle aussi ses propres difficultés, un groupe scolaire, un climat scolaire, un corps enseignant et d'autres adultes présents dans l'environnement de chacun. Ces auteurs mettent en évidence que le climat scolaire et la qualité des relations et de la communication entre adultes enseignants, entre adultes enseignants et parents, entre enseignants et élèves, sont des facteurs essentiels dans les phénomènes de harcèlement. Il a été montré qu'un environnement scolaire dans lequel des adultes sont indisponibles, inattentifs aux préoccupations des enfants, se cantonnant à une

La complexité de la place des adultes dans le harcèlement virtuel

position dominante de savoir sans porter de regard bienveillant sur les relations entre élèves, était plus propice au harcèlement. La concordance de ces multiples facteurs, et notamment de la fragilité de chacun, peut induire le harcèlement. Ainsi, se détacher de la notion de profil psychologique permet à la fois de ne pas stigmatiser l'agresseur et sa victime dans un rôle dont ils ne pourraient pas se défaire étant adultes, mais aussi de trouver des lignes d'action bien plus larges que celles de punir l'un en l'envoyant chez un juge, et soigner l'autre en lui prescrivant une thérapie.

Le facteur Internet ajoute un élément supplémentaire à la situation de harcèlement. Certes, de nombreuses études définissent des traits de personnalités du harceleur et de la victime. Néanmoins, même si ces caractéristiques restent cohérentes, l'arrivée d'Internet et la possibilité de devenir autre sur ses interfaces virtuelles transcendent le profil du harceleur et celui de la victime. Le harceleur sur Internet peut devenir n'importe qui, celui qui est bon élève, qui ne pose pas de problème en classe, comme celui qui est déjà leader dans son groupe-classe, perturbateur et transgressif. Le profil de la victime peut tout à fait être une jeune fille lambda, ou populaire dans son établissement dont par jalousie et rivalité, quelques-uns dévoilent un secret sur la toile. Sur la scène des réseaux sociaux, chacun peut transmuter son identité : le harceleur devenant témoin, la victime devenant harceleur, les témoins devenant l'un ou l'autre. L'anonymat dans ces espaces virtuels favorise également la multiplicité : là où, dans la vie réelle, le harceleur est une personne, il devient multiple sur les réseaux sociaux, soit qu'un petit groupe de jeunes initie le dévoilement de l'intime, soit que la communauté virtuelle prenne le relais. La fluctuation des identités sur la toile rend encore plus complexe la catégorisation par profil, car la désinhibition vient dévoiler les tréfonds des personnalités non soupçonnés dans la vie réelle.

La place des adultes dans ce phénomène est fondamentale et les adultes qui entourent les adolescents sont nombreux : parents, enseignants, éducateurs, médiateurs, conseillers, infirmiers scolaires, etc. Ils ont tous un rôle à jouer pour stopper ou enrayer le harcèlement virtuel, et ce malgré la complexité de la situation.

Sonder la frontière avec l'adolescence

Lorsque le harcèlement virtuel survient pendant la période de l'adolescence, celle-ci rend plus difficile la lecture des signes cliniques. En effet, le processus de l'adolescence engendre une série de transformations (corporelle, relationnelle, identitaire) qui induit une souffrance psychique et des bouleversements dans le comportement de l'adolescent. La frontière entre le normal et le pathologique apparaît encore plus ténue. L'adulte, qu'il soit parent, éducateur ou enseignant, peut se trouver démuni face à ces changements ; il peut également très (trop) rapidement créer une corrélation entre les signes cliniques du harcèlement et la crise adolescente. Certains parents, après la révélation du harcèlement de leur enfant, avouent, désespérés, qu'ils avaient bien remarqué certains signes mais pensaient qu'il s'agissait de l'adolescence. Ainsi, les signes d'anxiété, de repli dans la chambre, d'humeur irritable, d'isolement en classe, peuvent être pris comme des formes d'opposition ou des signes de déprime, de mal être, propres à cette période de vulnérabilité. Il apparaît donc essentiel d'éviter toute conclusion hâtive sur les comportements d'un adolescent et de l'accompagner à la verbalisation et, si l'échange s'avère impossible, de l'accompagner vers une personne tierce, thérapeute ou conseiller, pour lui offrir un espace de parole.

L'adolescence amène également sur le devant de la scène la question de la sexualité, source d'excitation, d'angoisse et de honte à la fois pour le jeune et pour les parents. Par l'advenu de la génitalité, l'adolescent doit se constituer une intimité en dehors du regard des parents, afin de préserver une suffisamment bonne distance générationnelle non menaçante et non angoissante de la menace œdipienne de l'inceste. Or, comme nous l'avons vu, une des causes majeures du harcèlement virtuel porte sur le sexuel dévoilé sur un lieu public. Cette révélation d'ordre sexuel va amplifier le sentiment de honte, et le silence sera d'autant plus scellé par le tabou de la sexualité à l'adolescence entre parents et enfants. Cette impossibilité de recourir aux parents s'inscrit alors dans un principe fondateur de l'adolescence, celui du remaniement œdipien, exalté par l'advenue de la sexualité génitale. L'adolescent, tout comme le parent, ne peut parler de sa sexualité, au risque d'abolir la différence des générations, ce qui serait vecteur d'angoisse destructurante. L'adolescent, en plus de l'attaque narcissique du fait du harcèlement, tente aussi, par le silence, de lutter contre la menace de l'inceste, devenue potentiellement réelle par l'accès au génital (accouplement entre parents et enfants, qui, dans la petite enfance, se manifestait par le désir d'épouser son père ou sa mère) en maintenant une séparation générationnelle qui lui assure l'absence de transgression du tabou et maintient l'ordre des générations, l'ordre symbolique du monde. Lorsque le harcèlement virtuel porte sur la sexualité, l'adolescent tentera de voiler, de cacher son mal être par crainte de la sanction et du jugement sur son comportement sexuel ou amoureux. L'adulte sera mis à distance du fait de la concomitance de l'agression du jeune avec les remaniements œdipiens et sexuels opérant chez l'adolescent.

Une fracture numérique devenant un gouffre générationnel

Même si l'écart générationnel entre les *digital immigrants* et *digital natives* est amené à se réduire, pour l'heure, l'avènement des nouvelles technologies a créé une frac-

ture générationnelle. Les adultes se disent dépassés, inquiets, impuissants face à l'émergence accélérée des plateformes numériques, face à la rapidité des usages et face à l'obsolescence des applications, à peine maîtrisées qu'elles deviennent passées de mode. D'autres parents, dépassés par ces nouveautés, s'en détournent et s'en désintéressent, ne prêtant pas même un regard aux usages que leurs enfants font d'Internet. Certains sont pris par d'autres difficultés (financières, familiales, professionnelles) et voient dans ces outils numériques une façon de garder leurs enfants à la maison, les préservant de façon illusoire des dangers de l'extérieur.

La non-maîtrise des outils numériques par une grande majorité des adultes d'aujourd'hui crée chez eux, en plus de l'incompréhension, des inquiétudes et angoisses qui diabolisent ces outils. Ces inquiétudes, nourries par les fantasmes de chacun, vont alors être propices à une mise à distance des adultes par les adolescents. Ceci augmente indéniablement l'écart entre parents et enfants et réduit la zone de partage des expériences de chacun.

À ceci s'ajoute la difficulté des établissements scolaires à prendre en considération le réel risque du numérique au sein des modalités relationnelles entre élèves. Alors même que le harcèlement scolaire est depuis peu reconnu, il faut à présent y associer une nouvelle donnée, obscure, d'un autre monde, celle du virtuel. Virtuel qui n'est ni ici, ni là, mais en dehors des murs de l'établissement, et qui pourtant a de réelles conséquences dans l'enceinte du collège ou du lycée. La fracture numérique engouffre à l'intérieur d'elle cette question des limites. Certains chefs d'établissement ont pu prendre des positions radicales par rapport à ces enjeux en refusant de prendre à leur charge des situations de harcèlement virtuel, celles-ci se passant en dehors des murs, amplifiant le désarroi de l'adolescent et des parents. Ainsi, nous observons que la désinformation des adultes qui entourent l'adolescent favorise des réactions extrêmes, qui ne font qu'amplifier l'incompréhension entre adolescents et adultes, entre monde virtuel et monde réel.

Prendre conscience de la gravité de ce phénomène

Marion Seclin, après avoir été inondée de plus de 40.000 messages humiliants, fait appel aux réseaux sociaux qui lui renvoient que sur le web 2.0, les contenus sont la responsabilité des internautes et non la leur. Elle se tourne alors vers les textes de loi. Elle aurait pu porter plainte, mais contre 40.000 personnes grimées par des pseudos, ce qui l'amenait à porter plainte contre X. Elle pointe la lourdeur des démarches tandis que le harcèlement continue jusqu'à recevoir des menaces de mort. Dans son entourage, on minimise, on la remet en question : qu'avait-elle donc fait pour que 40.000 personnes en arrivent là? Alors elle dit : « J'avais envie qu'on me dise que ce que je vivais n'étais pas normal », « J'avais envie de me réveiller avec le visage plein de coups pour qu'on me dise : « Oh là là y'a un problème, viens on s'en occupe », « J'avais envie qu'on arrête de me dire qu'il suffisait que je ferme les ongles pour que les « sales putes, va mourir » disparaissent, je me suis sentie complètement désemparée, il s'agit de ma vie. » Elle finit par qualifier ce qui lui arrive de « fou », pointant la dimension irréelle et insensée de ce phénomène et du système qui l'abrite.

Mais Marion est adulte, elle a les ressources et les moyens de se tourner vers chacun des protagonistes de l'histoire : recueillir les preuves, porter plainte, dénoncer cela aux médiateurs de la plateforme. Qu'en est-il d'un mineur qui, soumis à la honte, à la peur, a besoin d'un adulte pour effectuer ces démarches? Le harcèlement virtuel renvoie l'adolescent à une dépendance primaire, comme celle du tout petit bébé avec sa mère, dont il tente de se défaire par son autonomisation. Alors même qu'une adulte harcelée aurait aimé être soutenue par son entourage, nous pouvons imaginer dans quel désarroi se trouve un adolescent victime de harcèlement. Nombreux sont ceux qui auraient souhaité se sentir soutenus par leurs amis, leurs parents et par le corps enseignant.

Il apparaît donc essentiel, et ce pour toute souffrance psychique, de ne pas banaliser ou minimiser la situation

de violence dans laquelle se trouve l'adolescent. Lorsque Marion pointe qu'elle aurait aimé qu'on perçoive que la situation n'était pas normale et qu'elle souffrait, elle souligne l'absence d'empathie de son entourage. L'empathie est pourtant le levier premier de la situation de harcèlement, à la fois dans le groupe de pairs et dans le groupe des adultes. Elle permet de prendre conscience de la gravité de la situation mais aussi d'apporter une réponse émotionnelle et affective en adéquation avec le vécu et les ressentis de la victime.

L'empathie parentale ou, globalement, l'empathie des adultes permet à ceux-ci de se mettre à la place de l'enfant : que vit-il? Que ressent-il? D'où me parle-t-il? Et ce tant pour le harceleur que pour la victime. L'empathie donnera une large compréhension du phénomène, du climat de tension, des souffrances de chacun. Elle favorisera également une relation de confiance entre adultes et enfants car l'enfant a besoin d'être rassuré pour se confier, de savoir que l'adulte sera présent pour lui, sans jugement, et qu'il ne sera pas encore plus stigmatisé.

Lors de la réunion de synthèse pour Tim entre l'équipe éducative et l'équipe de soins, la conseillère d'orientation, qui avait reçu séparément les harceleurs et Tim, pointe que la situation de harcèlement est à présent terminée car Tim n'est pas revenu la solliciter. Tim continue pourtant à se plaindre en thérapie du harcèlement qui perdure, mais simplement il n'a plus confiance en ces adultes qui ont mis des mois à réagir et mis en doute sa parole, en l'accusant parfois d'être à l'origine de cette situation. Il craint une altercation entre son père et la principale, alors il ne les sollicite plus ni l'un, ni l'autre.

Un adolescent n'est pas encore un adulte, et même s'il n'est plus un enfant, il a besoin du regard de l'adulte sur lui, de son accompagnement, de sa bienveillance pour se sentir exister, et en sécurité. Tout comme pour le nouveau-né, à qui l'adulte apporte les premiers soins face à sa dépendance primaire, à l'adolescence, c'est à l'adulte d'apporter son attention à cet enfant vulnérable en devenant adulte, car « les adolescents sont et se considèrent en

fonction de ce que sont les adultes et de la façon dont ils les considèrent » (E. Kestemberg, 1999). Ainsi l'adulte, même s'il n'a aucune compétence technique et numérique, a pleinement sa place dans ce contexte et il est d'autant plus nécessaire qu'il reste garant et responsable de l'éducation et de l'accompagnement de l'adolescent, à une ère numérique où les choses échappent aussi aux adolescents malgré leur potentielle maîtrise de l'outil.

Faire groupe

Le suicide d'Amanda en 2012 a fortement mobilisé les médias et les autorités canadiennes. Les campagnes de prévention ont alors commencé à se mettre en place, dans la lignée des campagnes contre les violences et l'intimidation à l'école. La mobilisation apparaît être le second frein à l'engrenage du harcèlement virtuel. Pour Amanda, malheureusement, celle-ci est arrivée trop tard. Mais l'utilisation des réseaux sociaux, en cet après-coup de la révélation de son harcèlement, a été éminemment créatrice, créatrice d'une force groupale, dénonciatrice, empathique, créatrice d'un espace de liens et d'échanges. Sur YouTube, les vidéos d'adolescents reprenant le visuel d'Amanda (s'exprimer sur des pancartes blanches) pour dénoncer le harcèlement virtuel ont été postées par milliers d'entre eux, de même pour les commentaires de soutien, d'indignation. Ainsi, là où les réseaux sociaux, par leur usage, peuvent détruire un individu, ils peuvent aussi être utilisés comme un formidable outil d'alliance, de mobilisation et de création. Certains enseignants l'ont compris et ont travaillé avec leurs classes à des campagnes de sensibilisation contre le harcèlement en proposant à leurs élèves de créer des *shortcoms*, de petites vidéos postées sur YouTube et faisant l'objet d'un concours. Ceci encourage la responsabilisation des jeunes à leurs usages des outils connectés face à la déresponsabilisation des réseaux sociaux.

La réponse groupale semble la plus pertinente pour lutter contre l'effet de la viralité et de la communauté virtuelle, en prenant autant en compte la dynamique de groupe

des pairs que celle des adultes. D'une part, les adultes peuvent privilégier la formation d'un groupe bienveillant d'adolescents en utilisant des outils d'éducation à l'empathie, dans lequel les notions d'interdépendance et d'appartenance soutiendront l'esprit communautaire. Différents outils existent pour travailler les habiletés relationnelles et affectives : par exemple, le jeu des trois figures, instauré par S.Tisseron, ou les ateliers de la pensée joueuse mis en œuvre en Belgique en déclinaison du précédent. Le théâtre, les jeux de rôle, les jeux collectifs, les débats, les forums de discussion sont autant d'outils développant l'empathie, la prise de parole sur ses émotions, l'écoute et le respect d'autrui, tout en contribuant à la dynamique groupale. Ces approches ont montré qu'elles amélioraient le climat scolaire et ceci est favorable à la diminution des risques de cyberviolence.

D'autre part, il paraît essentiel que le corps éducatif et les parents instaurent une relation de confiance pour comprendre et agir ensemble sur la situation. L'adolescent a, en effet, besoin d'être rassuré sur la possibilité d'une entente entre professeurs, éducateurs et parents afin de faciliter sa prise de parole. Ceci suppose que les parents puissent être inclus dans la vie de l'établissement de leur enfant, qu'enseignants et parents puissent travailler ensemble. La communauté d'adultes permet d'offrir à l'adolescent un cadre rassurant, dans lequel les règles du savoir-vivre ensemble et les sanctions sont explicites et expliquées à chacun, un cadre dans lequel il pourra alors évoluer sans crainte du jugement. Ceci implique d'aménager des espaces de réunions concrets et réguliers, de faire la place à des rencontres, à des espaces d'émergence de parole, de débats, dans une vie scolaire déjà bien rythmée, voire cloisonnée par les heures de cours, les récréations, les préparations de cours, les corrections de copies. Là où le virtuel ouvre à un ailleurs, il sera bénéfique que le corps des adultes, tant enseignants que parents, s'ouvre à d'autres perspectives d'accompagnement de leurs enfants, à une ère du changement, notamment en prenant la pleine mesure de l'importance de la dynamique de groupe tant dans les espaces virtuels que dans les établissements scolaires.

Conclusion

Ainsi, le harcèlement virtuel n'a de nouveau que l'outil numérique et connecté, qui offre un déploiement de la violence sans commune mesure avec le harcèlement traditionnel. À nouveau, comme dans de nombreuses situations pour l'enfant ou l'adolescent, l'environnement du jeune a un rôle central : en fonction de son positionnement, il peut s'avérer salvateur et protecteur tout comme amplificateur de la violence et destructeur. Face à la vitesse d'émergence de nouvelles applications numériques, il apparaît essentiel qu'adultes comme enfants soient informés des usages, des modalités d'utilisation et des risques encourus en s'y inscrivant. La prévention et l'éducation au numérique ne doivent pas être seulement adressées aux jeunes, mais il devient urgent que les adultes, quels qu'ils soient dans le monde des adolescents, se forment et s'informent sur les outils numériques, leur créativité et leur risques, afin d'avoir les ressources et références nécessaires pour accompagner à une suffisamment bonne distance les jeunes d'aujourd'hui, ni trop près au risque d'être intrusifs, ni trop loin au risque d'être dépassés. Cela demande à chacun d'être en mouvement, attentif aux évolutions et à l'autre, en remettant la relation, le groupe et l'empathie au centre de notre attention, car comme le disait Einstein : « Le monde n'est pas tant dangereux à vivre à cause de ceux qui font le mal, mais à cause de ceux qui regardent et laissent faire. »

Bibliographie

- Arsène M., Raynaud J.-P., « Cyberbullying (ou cyber harcèlement) et psychopathologie de l'enfant et de l'adolescent : état actuel des connaissances », *Neuropsychiatrie de l'enfance et de l'adolescence*, 2014, 62, 249-256.
- Bernateau I. (2010), *L'adolescent et la séparation*, Paris : P.U.F.
- Bertahaud J., Blaya C. (2014), « Premiers résultats de l'enquête française Cyberviolence à l'université », *Adjectif.net*, repéré à : <http://www.adjectif.net/spip/spip.php?article279>
- Blaya C. (2015), « Les programmes d'intervention contre la cyberviolence et le cyberharcèlement : quels moyens, quelle efficacité? », in *Les dossiers des Sciences de l'éducation*, p.131-153.
- Deleuze G. (1968), *Différence et répétition*, Paris : P.U.F.
- Desaules A., Ozlem A., (2016), *Cyber harcèlement et les besoins émis par les jeunes victimes*, Martigny : Mémoire de Bachelor : Haute Ecole de Travail Social.
- Catheline N. (2015), *Le harcèlement scolaire*, Paris : P.U.F, collection *Que sais-je ?*
- Freis S. D., & Gurung R. A. (2013), A Facebook analysis of helping behavior in online bullying. *Psychology of Popular Media Culture*, 2, 11-19.
- Godeau E. *et al.* (2016), « Harceleurs et harcelés : des expressions du mal-être différentes », in *Agora débats/jeunesse*, p. 95-115.
- Görzig A., & Frumkin L. (2013), Cyberbullying experiences on-the-go : When social media can become distressing. *Cyberpsychology : in Journal of Psychosocial Research on Cyberspace*, 7(1), article 4, repéré à : <https://cyberpsychology.eu/article/view/4283/3328>
- Gozlan, A. (2016), *L'adolescent face à Facebook*, Paris : In Press.
- Haddouk, L. (2018), « Modalités objectales des relations digitales », in *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, n°70, p.47-58.
- Hasebrink U., Livingstone S., Haddon L., and Ólafsson K. (2009), *Comparing children's online opportunities and risks across Europe : cross-national comparisons for EU Kids Online [2nd edition]*.
- Livingstone S., Haddon, L. G., Görzig, A., & Ólafsson, K. (2011), *Risks and Safety on the Internet : The perspective of European Children - Full findings and policy implications from the EU Kids Online survey of 9-16 year olds and their parents in 25 countries*. LSE, London : EU Kids Online.
- Le Run J.-L. (2012), « Les mécanismes psychologiques de la violence », in *Enfances & Psy*, n°54, p. 23-34.
- Olweus D. (1993), *Bullying at school : What we know and what we can do*. Malden, MA : Blackwell Publishing.
- Rémond J.-J. & al. (2015), « Etude sur la « cyber-intimidation : cyber-




bullying, comorbidités et mécanismes d'adaptation », *L'encéphale*, 41(4), 287-294.

- Romano H. (2015), *Le harcèlement en milieu scolaire*, Paris : Dunod.
- Suler J. (2004), *The Online Disinhibition Effect. Cyberpsychology and behavior*, 7(3), 321-325.
- Tisseron S. (2011), *Le jeu des trois figures en classe maternelle*, Paris : Fabert
- Tokunaga R. S. (2010), Following you home from school : A critical review and synthesis of research on cyberbullying victimization. *Computers in Human Behavior*, 26, 277-287.

A noter : *Le guide pratique pour lutter contre le cyberharcèlement entre élèves*, par l'association e-enfance, qui opère avec le numéro national en France Net Ecoute 0820 200 000, repéré à : <https://www.e-enfance.org/cyberharcèlement>

Pour approfondir le sujet



-  · Cyber harcèlement : enjeux virtuels, enjeux réels, avec Angélique Gozlan
- Cyber harcèlement : profil type ou profil de situation ?
- Cyber harcèlement : devenir acteur de violence pour y échapper
- Cyber harcèlement : la place de l'école
- Cyber harcèlement : quand l'anonymat de l'écran lève toute inhibition
- Harcèlement sexiste entre adolescents, obsession ou réalité contemporaines ? avec Véronique Le Goaziou
- Etre « ami » avec ses élèves sur Facebook ?, avec Serge Tisseron
- ...
-  · Coopérer autour des écrans, Pascal Minotte
- La victime dans tous ses états, Anne-Françoise Dahin
- Points de repère pour prévenir la maltraitance
- Qui a peur du grand méchant WEB ? Pascal Minotte
- Prévenir la violence par la discussion à visée philosophique, Michel Tozzi
- ...
-  · Le harcèlement : un conflit contemporain (pas) comme les autres
- Les réseaux sociaux, lieux de socialisation à l'adolescence
- ...

Temps d'Arrêt / Lectures

Dernier parus

47. Cyberdépendance et autres croquemitaines.

Pascal Minotte

48. L'attachement, un lien vital.

Nicole Guedeny

49. L'adolescence en marge du social.

Jean Claude Quentel

50. Homoparentalité.

Susann Heenen-Wolff*

51. Les premiers liens.

Marie Couvert*

52. Fonction maternelle, fonction paternelle.

Jean-Pierre Lebrun*

53. Ces familles qui ne demandent rien.

Jean-Paul Mugnier.

54. Événement traumatique en institution.

Delphine Pennewaert
et Thibaut Lorent

55. La grossesse psychique : l'aube des liens.

Geneviève Bruwier

56. Qui a peur du grand méchant Web ?

Pascal Minotte*

57. Accompagnement et alliance en cours de grossesse.

Françoise Molénat*

58. Le travail social ou « l'Art de l'ordinaire ».

David Puaud*

59. Protection de l'enfance et paniques morales.

Christine Machiels
et David Niget

60. Jouer pour grandir.

Sophie Marinopoulos

61. Prise en charge des délinquants sexuels.

André Ciavaldini

62. Hypersexualisation des enfants.

Jean Blairon, Carine De Buck,
Diane Huppert, Jean-Pierre Lebrun,
Vincent Magos, Jean-Paul Matot,
Jérôme Petit, Laurence Watillon*

63. La victime dans tous ses états. Anne-Françoise Dahin*

64. Grandir avec les écrans

« La règle 3-6-9-12 ».

Serge Tisseron

65. Soutien à la parentalité et contrôle social.

Gérard Neyrand

66. La paternalité et ses troubles.

Martine Lamour

67. La maltraitance infantile, par delà la bienpensée.

Bernard Golse

68. Un conjoint violent est-il un mauvais parent ?

Benoit Bastard

69. À la rencontre des bébés en souffrance.

Geneviève Bruwier

70. Développement et troubles de l'enfant.

Marie-Paule Durieux

71. Guide de prévention de la maltraitance.

Marc Gérard

72. Garde alternée : les besoins de l'enfant.

Christine Frisch-Desmarez, Maurice Berger

73. Le lien civil en crise ?

Carole Gayet-Viaud

74. L'enfant difficile.

Pierre Delion*

75. Les espaces entre vérité et mensonge.

Christophe Adam, Lambros
Couloubaritis

76. Adolescence et conduites à risque.

David Le Breton

77. Pour une hospitalité périnatale.

Sylvain Missonnier

78. Travailler ensemble en institution.

Christine Vander Borghet*

79. La violence envers les enfants, approche transculturelle.

Marie Rose Moro*

80. Rites de virilité à l'adolescence.

David Le Breton

81. La nécessité de parler aux bébés.

Annette Watillon-Naveau

82. Cet art qui éduque.

Alain Kerlan et Samia Langar*

83. Développement et troubles de l'enfant. 1-4 ans

Marie-Paule Durieux

84. TDAH - Trouble déficitaire de l'attention avec ou sans hyperactivité.

Rita Sferazza

85. Introduire l'enfant au social.

Marie Masson

86. Peut-on encore toucher les enfants aujourd'hui ?

Pierre Delion

87. Corps et adolescence.

David Le Breton

88. La violence conjugale frappe les enfants.

Christine Frisch-Desmarez

89. La violence de jeunes : punir ou éduquer ?

Véronique Le Goaziou

90. L'évolution des savoirs sur la parentalité. Gérard Neyrand

Gérard Neyrand

91. Les risques d'une éducation sans peine

Jean-Pierre Lebrun

92. La vitalité relationnelle du bébé. Graciela C. Crespin

93. Prendre soin du bébé placé. Geneviève Bruwier*

94. Les trésors de l'enfance.

Sophie Marinopoulos

95. Prévenir la violence par la discussion à visée philosophique.

Michel Tozzi

96. Coopérer autour des écrans. Pascal Minotte

97. Les jeunes, la sexualité et la violence. Véronique Le Goaziou

98. Evolution du traitement des ruptures familiales. Benoit Bastard

99. L'attachement, un lien revisité à l'adolescence.

Lauriane Vuilliez-Coady, Frédéric Atger et Claire Lamas

100. Prévenir la maltraitance. Vincent Magos

101. Du déclin au réveil de l'intérêt général.

Dany-Robert Dufour

102. La parentalité aujourd'hui fragilisée.

Gérard Neyrand

103. L'attention à l'autre.

Denis Mellier

104. Jeunes et radicalisations. David Le Breton

* Ouvrage épuisé.

Découvrez toute la collection Temps d'Arrêt et retrouvez nos auteurs sur yapaka.be pour des entretiens vidéo, conférences en ligne, ...

En Belgique uniquement

Les livres de yapaka

disponibles gratuitement au 0800/20 000 ou infos@cfwb.be



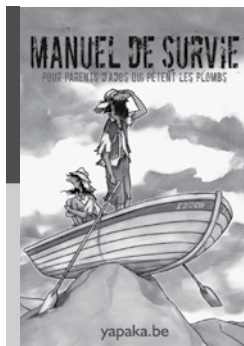
POUR LES PARENTS D'ENFANTS DE 0 À 2 ANS



POUR LES PARENTS D'ENFANTS



POUR LES PARENTS D'ENFANTS



POUR LES PARENTS D'ADOS



POUR LES ENFANTS



POUR LES ADOS DE 12 À 15 ANS